

Axiologie 5.0



Cyril Arnaud

Avant-Propos

« Je suis un homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger »

Terence, *Heautontimoroumenos*, v. 77

Aucune des conceptions exposées plus loin ne m'est étrangère... J'ai été séduit, à différents âges de ma vie, par chacune d'elles.

J'ai été tour à tour nihiliste, éclectique, fanatique, thérapeute, axiologue, relativiste...

Je me suis laissé saisir dans ma prime jeunesse par un problème, le problème des valeurs.

Embrasé, dévasté et transfiguré par cette interrogation fondamentale, je m'y suis consacré.

Ces différentes figures, le relativiste, le nominaliste..., en tant qu'elles prétendent lui apporter une réponse, m'ont nourri, apaisé un instant le feu qui me consumait.

Mais bien vite, mes tourments recommençaient, et me portaient vers une nouvelle figure.

Ces théories sur les valeurs sont captivantes : chacune d'elle est comme un petit bijou philosophique.

Le nihilisme comme diamant noir brut, évoluant aux frontières de la raison et de la folie ; l'éclectisme magnifié dans sa béatitude radieuse ; le nominalisme qui dissout la notion même de valeur dans le langage...

Tant de merveilles théoriques que j'ai pu croiser lors de cet itinéraire spirituel, qui méritent que l'on prenne la lyre et que l'on chante leurs charmes !

Laquelle choisir ? Jusqu'à maintenant, je pensais qu'il fallait donner son adhésion à l'une d'entre elles uniquement, et c'est ce qui donnait son caractère tragique à cette recherche. Une influence inaperçue du vieux principe de non-contradiction, probablement.

A présent, je suis plus sensible aux charmes du Tout, et dans ce tournant encyclopédique, j'ai compris que chacune de ces étapes que j'ai pu traverser dans ma quête de la valeur a déposé une couche supplémentaire de sédiments fertiles dans la plaine aride qui composait, à l'origine, ma personnalité.

Je me suis donc fixé la tâche d'exposer chacune de ces théories sur la valeur dans leur beauté première, de leur rendre cette justice.

Il ne s'agit pas de privilégier telle ou telle conception, de mener insidieusement le lecteur vers l'une d'elle : je n'ai pas l'esprit militant.

Mais de rendre hommage à ces doctrines axiologiques, qui sont à la racine de notre conception de l'existence, de notre vision du monde, et de notre caractère.

Le Nihiliste

« Lorsqu'on a le courage de regarder le monde en face, dans une lumière crue qui le fait apparaître dans sa vérité première, alors il faut bien l'admettre : rien n'a de valeur.

Tel est le début de la sagesse ; et pourtant tous fuient cette conclusion, en prenant des chemins obliques ou de traverse. En un sens, ils ont raison : cette idée est comme un trou noir, qui absorbe l'énergie vitale de ceux qui s'efforcent de la penser. De mon côté, je veux travailler cette idée, pour la polir comme un diamant noir que je pourrai contempler lors des nuits sans lune. C'est mon trésor, que je garde dans ma poche et que je ressors lorsque je vois l'un de ces vieux sages qui prétendent détenir la vérité du monde et nous contemplent d'en haut dans leur béatitude supérieure. Alors il y a comme un malaise, un léger froid. Mais le malaise est mon élément naturel, l'élément ambiant dans lequel je me développe : j'adore ce sentiment !

Et d'abord que l'on ne me confonde pas avec le sceptique : car moi je ne nie pas la vérité du monde ou de nos idées, mais leur valeur.

Ni avec le pessimiste : pour moi, la mort, la tristesse, n'ont pas plus de valeur que la vie ou la joie. La mort n'est donc pas une solution.

En réalité, je suis de bonne foi et ne cherche qu'une bonne âme qui serait capable de me tirer du puits sans fond dans lequel je suis tombé... Que l'on me prouve que quelque chose au moins, en ce bas-monde, ou dans les régions les plus éthérées des sphères célestes ait une quelconque valeur, et je concéderai mon erreur.

Laisse-toi frapper par le scandale de mon interpellation et relève ce défi redoutable... Car c'est ici que l'on voit le vrai courage : s'exposer à un problème métaphysique, le laisser te saisir et t'embraser, tout à la fois te dévaster et te magnifier ».

L'Eclectique

« Je ne comprends rien à ta noirceur, ton errance m'est étrangère... Partout où je pose le regard, la valeur transparaît. Comment lui rester ainsi aveugle ?

Dans le monde en tant qu'il se révèle à nous, de l'aurore jusqu'à la nuit la plus noire, je ne vois qu'un magnifique spectacle dont nous sommes à la fois le public et les acteurs. Lorsque je lève mon regard, le spectacle du firmament me fait vaciller ; lorsque, ne pouvant supporter tant de beauté infinie, je le baisse, c'est pour me perdre dans les charmes de l'infiniment petit, qui se trouve dans la moindre parcelle de matière qui nous entoure.

Tout a une valeur, et même ce qui en semble dépourvu ne nous apparaît comme tel que parce que nous ne nous plaçons pas du bon point de vue. Mais il suffit de changer de perspective sur le monde pour se rendre compte que ce qui est considéré est, comme toute autre chose, digne d'amour.

Tel un météore, je traverse l'existence en tâchant d'en cueillir toutes les beautés, et d'en abreuver mon âme. On pourrait dire que je les collectionne. Mais le collectionneur distingue entre ce qui a une valeur et ce qui n'en a pas, les pièces qui l'intéressent et celles qui ne l'intéressent pas. Quant à moi,

je soutiens précisément que tout présente un intérêt, et qu'il ne faut rien éliminer : il n'y a pas de hiérarchie, simplement une extase ».

Le Militaire

« Pas de hiérarchie ? Voilà qui ne saurait tomber dans les oreilles d'un honnête homme... Chaque chose à sa place, et les vaches seront bien gardées : voici le début de la sagesse, celle qui sied à celui qui souhaite mener correctement sa barque à bon port.

Que toute chose puisse venir se glisser dans la Hiérarchie universelle, une, sainte et apostolique, dans l'une des cases qui lui est destinée de toute éternité, voici ce que l'on peut vérifier en toutes circonstances. Gauche droite, haut bas, bien mal, les repères abondent en ce bas monde pour juger, éliminer, discriminer. Trier le bon grain de l'ivraie, voici le secret de l'existence, et ce qu'en réalité, on passe notre temps à faire. Tout cela est condensé dans ce mot que l'on brandit comme un épouvantail mais qui est un précieux guide pour éviter les embûches : la norme.

Dès l'enfance on sent instinctivement ce qui est normal et ce qui est anormal, et on pourchasse ce qui relève de la seconde catégorie. C'est que l'enfant, dans sa splendide innocence, sait que c'est par la norme que l'on accède à la valeur. On construit sa valeur petit à petit en partant chaque matin au travail, en gagnant son pain à la sueur de son front, et en s'endormant du sommeil du juste aux côtés d'une épouse aimante. Et non pas en végétant en marge de la société, dans des projets fantasques qui retomberont bientôt comme poussière.

Aussi le bon sens, cette « lumière universelle » vantée par le poète, est la seule et unique sagesse, celle que chacun peut retrouver en chacun de nous, et qui nous guide telle une petite lanterne dans l'obscurité. »

Le Critique

« Ta conception de la norme est vulgaire et grossière, soldat. Je ne peux souffrir d'entendre pareilles idées qui heurtent ma sensibilité. A simplifier ainsi, on trahit l'idée que l'on veut défendre. Apprends que des normes, il en existe des milliers qui s'entrelacent, s'entrechoquent sans cesse, et que c'est dans leur jeu que tout repose. Mais alors on rentre dans la complexité, et c'est cela qui est passionnant.

Lorsque l'on contemple une toile, voici ce qui se passe en réalité : on voit que le tableau s'inscrit dans tel ou tel courant, qu'il représente telle ou telle chose de telle ou telle manière, ou au contraire ne représente rien du tout. Qu'il y a des références à un autre peintre. Que c'est une œuvre de jeunesse ou de maturité. Que c'est une aquarelle, ou une peinture à l'huile. Que telle couleur prédomine, donnant à la toile un caractère sombre, ou au contraire lumineux. Que les règles de la perspective sont respectées, ou au contraire remises en question. Bref, c'est tout un ensemble de critères, qui restent invisibles aux yeux des simples mortels, mais que le critique reconnaît, et révèle au profane. Alors, il est en mesure de les faire rentrer dans un calcul complexe et porter un jugement final sur la valeur d'une œuvre : « ceci est une croûte », « ceci est un chef d'œuvre » !

En musique, en littérature et dans les autres arts, c'est la même chose.

Nul bon sens, nulle sagesse universelle que chacun posséderait en cette matière : la valeur, telle une jeune fille farouche, ne se dévoile qu'à certains d'entre nous : ceux qui auront aiguisé leur jugement à force de travail et d'exercice. Mais le critique est par nature altruiste : il répand autour de lui des indices pour indiquer à chacun là où on peut la rencontrer. »

Le Religieux

« Je n'en crois rien : tes mille critères dissolvent la valeur, au lieu de la constituer. Tu veux te confronter à la complexité ? Nul mortel ne saura se relever de ce puits sans fond. Ce qui caractérise la valeur au contraire, c'est sa lumineuse simplicité. Celle de l'unité. Qu'il n'y ait qu'une seule et unique chose qui ait de la valeur, et que tout le reste n'acquiert la sienne qu'en participant à celle-ci, voici qui apparaîtra de la manière suivante.

Prends une qualité, n'importe laquelle, par exemple la puissance, et étends la par la pensée à son maximum d'achèvement. Puis fais de même pour une autre qualité, par exemple le savoir : tu obtiens l'omniscience, après l'omnipotence. En continuant sur cette voie, tu obtiens la notion d'un être parfait, porteur de toutes les qualités dans leur suprême degré. Il ne peut exister plusieurs êtres de ce type, puisqu'alors ils seraient communs, ce qui est un défaut et contreviendrait à leur nature. Ou ils ne seraient plus omnipotents, leur puissance venant limiter chacune celle des autres.

Lorsqu'on comprend cela, alors on porte un regard nouveau sur le monde. Celui-ci devient un témoignage de cet Être unique, invisible mais bien présent, dont on n'a que des signes, des indices disséminés ci et là. Et l'on passe à côté d'eux, bien souvent, sans savoir les lire. Et c'est cela la véritable Tragédie. »

Le Fanatique

« Ce que tu dis me plaît, mais je te trouve bien timide. Pourquoi n'en tires-tu pas toutes les conséquences ? Pourquoi ne leur dis-tu pas ce qu'il en découle réellement, as-tu peur de les effrayer ?

Car devant la valeur suprême, tout se dissout instantanément. Toutes les valeurs relatives disparaissent, comme le chiffre le plus élevé n'est toujours rien face à l'infini.

Et d'abord et avant tout, toi...

Tu penses, dans ton orgueil premier, avoir une valeur par toi-même, en toi-même. Ton amour, au lieu de se porter vers ton Créateur, tu le tournes vers toi-même, et c'est un spectacle pitoyable de suffisance.

Car entends ceci : ce n'est que par Dieu que ta valeur peut se constituer. C'est en le priant, l'honorant, le servant, que tu participes dans une faible mesure à son Être, et par là acquiert un peu de valeur.

En nous-même et par nous-même, nous ne présentons pas plus d'intérêt et de signification que le figuier qui pousse au bord du chemin, le nuage qui se dissipe sous l'effet de la brise...

Cet Être suprême, degré ultime de la hiérarchie, sublimité sans pareille dont on ne peut même pas chuchoter le nom, existe bel et bien, j'en atteste. Nul doute là-dessus !

Toute pensée, tout acte, tout projet n'a de sens que s'il a un rapport avec ce point unique, et peut être condamné si tel n'est pas le cas.

Oui, il existe une Hiérarchie, Universelle et Unique, et nous sommes situés tout en bas de celle-ci. Il nous faut l'accepter, et cela peut prendre une vie. »

Le Thérapeute

« Hélas, je retrouve en toi quelque chose que j'ai pu reconnaître chez certains de mes patients... L'incapacité de croire en ta propre valeur, le besoin de la retrouver à partir d'un être extérieur : Dieu. Je te pose donc la question fondamentale, celle que chacun devrait se poser dans son propre cœur : t'aimes-tu ?

Beaucoup d'entre nous manquent de cette confiance en leur propre valeur, qui procure calme et sérénité.

Pourtant souviens-toi : enfant, un tel soupçon ne t'effleurait même pas l'esprit. L'enfant est le roi naturel de son monde, et tout autre être doit se plier à ses désirs.

Mais à l'adolescence, tout bascule : la société, la comparaison avec les autres, les conflits, font vaciller cette certitude... En fait, c'est peut-être précisément cela qui définit l'adolescence : ma valeur ne va plus de soi, comme dans l'enfance.

Te souviens-tu de cette crise ? Bien plus profonde que la puberté, bien plus douloureuse aussi...

Alors tu es parti en quête de ta propre valeur, essayant de la construire, de la déduire de critères objectifs. En apprenant à jouer d'un instrument, par exemple. « J'ai une valeur, puisque je sais jouer du piano » ou « parce que je lis beaucoup de livres » : voici le genre de pensées consolantes que l'on peut trouver à cet âge-là.

Mais c'est là une approche naïve et vouée à l'échec. Car je peux tout à fait avoir une valeur sans savoir jouer du piano ni avoir lu tel ou tel livre. Donc la question n'est pas résolue, et se repose : comment fonder ma valeur ?

L'être miné par cette interrogation peut s'y perdre... Des solutions illusoire sont choisies, dans cette errance.

Ainsi, je peux chercher la réponse à la question de ma valeur chez les autres : j'ai une valeur puisque telle personne m'aime. Mais c'est là une forme de dépendance, qui me fait courir un grand risque. Je deviens dépendant du regard des autres, et s'ils changent d'avis sur moi cela va m'affecter. Leur pouvoir sur moi devient immense, et cela me met en danger. C'est de toute façon un scandale de confier un tel trésor, sa propre valeur, à quelqu'un d'autre.

Le perfectionniste essaie de se convaincre qu'il a une valeur en faisant les choses cent fois mieux que les autres. Ainsi, il va travailler un morceau cent fois pour le jouer mieux que les autres, il réfléchit pendant trois jours avant de faire un achat pour posséder quelque chose de mieux que les autres... De ce fait, il agit beaucoup moins que les autres, puisque chaque action lui prend un temps infini ; il parvient donc à un résultat contraire à celui qui était recherché initialement. Le perfectionniste est écrasé par la notion de valeur : elle le poursuit et gâche chacune de ses actions.

L'élite se fie à un critère simple : il s'agit de se fondre parfaitement dans les normes admises dans une société donnée. La société a résolu le problème de la valeur, la question ne se pose plus. Aussi il s'agit d'atteindre un poste élevé dans l'échelle sociale, et « sauver les apparences » : une femme, deux enfants et une belle voiture sont les signes tangibles de ma valeur. L'être sera abimé à plus d'un titre par cette voie : car il devient opportuniste, carriériste, et fonde ses relations amoureuses sur des considérations pragmatiques et des calculs prosaïques qui dissolvent son amour.

Ce sont là trois impasses dans lesquelles on peut s'engager lorsque l'on est confronté à la question métaphysique de la valeur ; et certains n'en ressortent jamais.

Mais alors, le problème revient nous hanter telle une mélodie lancinante : si ma valeur ne peut se fonder sur tel ou tel critère objectif, ni sur les autres, ni sur la société, d'où provient-elle ?

En réalité, il n'y a que moi qui peut me fixer une valeur. Celle-ci ne repose ni sur un critère objectif quelconque, ni autrui, mais sur ma volonté.

Selon le principe suivant, que l'on pourrait présenter sous la forme d'un syllogisme :

Je veux être heureux

Or pour être heureux, il faut s'aimer et considérer qu'on a une valeur

Donc je m'aime et je considère que j'ai une valeur

Qu'est-ce que la valeur ? Un mystère.

Pourquoi ? Parce qu'on l'a immédiatement. Ce que l'on cherche pendant toute une vie, on l'a en fait dès le début.

Le mystère de la valeur ne réside pas dans sa signification, très simple : avoir une valeur, c'est être digne d'amour. Mais dans le fait que l'on part en quête de ce Graal d'un nouveau genre, de ce trésor, sans se rendre compte qu'il est déjà en nous.

Certains ne s'en rendront jamais compte. Ainsi, le pessimiste, qui passe sa vie à nier la valeur alors qu'elle est là devant lui, et mourra sans y croire.

Pourtant lorsqu'on atteint cet état, celui de l'amour de soi, celui où le sentiment de sa valeur est fondé, quelle béatitude !

Alors la question de la valeur ne se pose même plus : on se trouve au-delà de cette question.

C'est ce qui différencie l'amour de soi de l'orgueil. L'orgueilleux reste englué dans cette question et multiplie les signes de réussite pour prouver, à lui-même et aux autres qu'il a une valeur.

Par exemple : supposons que quelqu'un parvienne à écrire un livre qui suscite l'enthousiasme du public.

S'il est égocentrique et n'a pas encore résolu le problème de sa valeur, il va se saisir de cela pour essayer de prouver sa valeur ; mais ce sera un échec, car une telle chose ne peut se fonder sur un critère objectif.

S'il a résolu cette question, il ne tirera aucun orgueil de cette information mais éprouvera simplement la joie d'avoir vécu une belle aventure.

On pourrait croire que l'égocentrique, l'orgueilleux, vit dans une assurance de sa valeur ; en fait, il a une angoisse inconsciente à ce sujet et il en souffre.

Ma valeur est toujours déjà là, et il n'y en a ni gain ni perte. Quand je me mets en couple avec quelqu'un, je ne gagne pas un pouce de valeur, et quand je suis quitté, je ne perds pas un pouce de valeur.

Il n'y a pas de progrès dans la valeur, mais il y a un progrès dans le plaisir.

Si tu te mets à dessiner, tu ne gagnes pas un pouce de valeur mais tu vas vivre plus de plaisirs, plus d'aventures. Tant mieux pour toi, mais c'est un autre plan que la valeur. Quoi que tu fasses, ta valeur restera inchangée. Mais le plaisir est un moteur suffisant pour vouloir vivre de nouvelles aventures. Il n'y a donc pas d'immobilisme malgré l'immobilité de la valeur. »

Le Nihiliste

« Voici un bien plaisant diagnostic, et je ne doute pas que ton cabinet soit rempli en permanence... Quelle joie d'entendre un spécialiste, avec tout le sérieux dont témoigne ses diplômes accrochés au mur, vous assurer de votre valeur !

Je vous ai entendu tour à tour, chacun de vous, et pourtant je n'ai pas reçu de réponse à ma question. Certes, vous m'avez exposé vos conceptions du monde, et j'ai été frappé du fait que l'on pouvait traverser l'existence en ayant chacun une vision si différente. Pourtant nous vivons dans le même monde et nous affrontons les mêmes problèmes, n'est-il pas vrai ? C'est tout de même extraordinaire : les poissons divergent-ils de la sorte sur ce qu'il faut penser de l'aquarium dans lequel ils évoluent ?

J'ai donc entendu différentes conceptions sur les valeurs. Mais rien qui ne me permette de choisir l'une plutôt que l'autre. L'un dit : tout a une valeur. L'autre : certaines choses seulement, puisqu'il y a une hiérarchie. Un autre encore : seul un Être unique suprême a ce privilège. Comment savoir qui a raison ? Autrement dit : comment savoir si quelque chose a une valeur ?

Toi par exemple, qui aimes la Nature : comment réagiras-tu si je te dis : la Nature n'a aucune valeur ? Parviendras-tu à défendre celle que tu aimes ?

Tu ne réponds pas ? Quel genre d'amoureux es-tu, toi qui gardes le silence, au lieu de venir au secours de ta bien-aimée lorsque je m'en prends à elle ? Voilà un bien piètre amant ! »

L'Axiologue

« Tu as raison de rester insatisfait, car il manque l'essentiel, dans ce que l'on vient d'entendre : la science. Ces idées courent en désordre les unes à la suite des autres ; rien ne les relie entre elles. Aucune ne se déduit de l'autre. Elles ont bel et bien une signification, mais ne peuvent emporter l'adhésion, car, en l'absence de tout fondement, rien ne nous empêche d'être séduit par la conception voisine. Ou mieux, de les rejeter toutes en bloc, en raison de ce défaut essentiel : *à tout jugement de valeur s'oppose pour le moment un jugement de valeur égal.*

Mais quoi ? Est-il possible de répondre à la question : « quelle est la somme des angles d'un triangle droit ? » avant l'invention des mathématiques ? Ou de déterminer la température de la fusion de l'or avant que l'on ait inventé la chimie, et le thermomètre pour mesurer cette température ?

En fait, tant que le problème n'est pas pris en charge par la science adéquate, il ne trouve pas même de signification.

Lorsque je vous écoute, je crois entendre une rhapsodie, c'est-à-dire une suite de notes qui serait jouée au hasard par un enfant capricieux. Qui serait convaincu par une telle musique ?

Ce qu'il nous faut présenter au Nihiliste, afin d'emporter son adhésion, car il est de bonne foi, je le sais, c'est une mélodie. Un ensemble d'idées s'articulant harmonieusement les unes avec les autres en un système, reposant sur un fondement certain : une science des valeurs.

Et cette discipline n'aurait pour autre but que de déterminer la valeur de toute chose : du bien, du mal, de la vérité, de la beauté, de la folie, de la matière, de l'être, du néant, de la musique, de tel ou tel morceau, tel ou tel livre, etc. »

Le Nihiliste

« Un semblant d'espoir renaît en moi... Tout au loin, dans les territoires désolés que je traverse, battus par les vents glacés, j'aperçois une petite lueur. Mais est-ce la promesse rassurante du poêle d'un foyer, ou l'embrasement généralisé d'une aurore boréale qui se dissipera comme un songe quand je m'en rapprocherai ?

Parle donc, et dis-moi à quoi pourrait ressembler une telle science ? »

Le Moraliste

« La valeur du bien et du mal... Mais cette discipline existe déjà : c'est la morale ! Elle nous enseigne ce qui est bien, ce qui est mal, et pourquoi il faut faire l'un et non l'autre.

D'autre part, on dit de quelqu'un de moral qu'il a des valeurs. On parle de « valeurs morales ». Aussi les deux termes sont interchangeable.

La morale est précisément cette science des valeurs dont tu parles. Je ne comprends donc pas bien pourquoi tu convoques une autre discipline.

Tu prêtes à rire, toi qui soulèves un problème depuis bien longtemps résolu... ».

L'Axiologie

« Quand je me demande si l'interprétation d'un morceau par tel ou tel orchestre a une valeur, est-ce que je me demande si elle est morale ? Si elle est conforme au devoir ? Si elle m'amène à faire de meilleures actions ? En réalité, cette interrogation est dénuée de toute valeur morale.

Certes, on peut se demander « la morale a-t-elle une valeur ? », mais cela prouve justement que ce sont deux choses différentes. Sinon, ce serait deux synonymes, et la question ne se poserait pas, pas plus que « un chat est-il un chat ? ».

L'axiologie s'intéresse à la valeur de toute chose, et la valeur de la morale n'est qu'un problème parmi d'autres pour cette discipline, un exemple particulier.

D'autre part cette discipline pourrait contenir le secret d'une quête millénaire : celle du fondement de la morale ».

Le Moraliste

« Comment cela ? »

L'Axiologie

« Et bien que cherche-t-on exactement lorsqu'on parle de fonder la morale ? Ne serait-ce pas cela : prouver que le bien a plus de valeur que le mal ? ».

Si tel est le cas, alors la valeur devient le concept central : c'est d'une exploration de la valeur en tant que telle qu'il faut partir, pour fonder la morale. Et c'est l'axiologie, cette discipline qui cherche à découvrir la valeur de toute chose, y compris du bien et du mal, qui porte en elle la solution de ce problème redoutable : le fondement de la morale. »

Le Moraliste

« Mais ce problème est déjà résolu, depuis bien longtemps : ce qu'il faut essayer de prouver en réalité, c'est que l'on doit faire le bien, et non le mal. Aussi c'est dans la notion de devoir que réside le vrai fondement de la morale. »

L'Axiologue

« Pourtant, le Nihiliste qui est là près de nous, et qui grimace de plaisir en nous entendant nous affronter ainsi, te répondrait : mais en quoi le devoir a-t-il une valeur ? Il dira : « ce qui a une valeur, c'est faire ce que l'on ne doit pas faire, ne pas suivre notre devoir ».

Le Nihiliste

« Très juste, pourquoi m'en priver, puisque lui ne prouve pas ses dires ? »

L'Axiologue

« Ce serait la même chose d'ailleurs si tu essayais de fonder la morale sur le bonheur, en soutenant par exemple que c'est en agissant moralement que l'on est heureux. Il dirait : en quoi le bonheur de l'homme a une valeur ? ».

Le Nihiliste

« Je dirais même : ce qui a une valeur, c'est l'anéantissement de l'humanité. »

L'Axiologue

« Pour fonder la morale, il faudrait donc montrer que le devoir ou le bonheur ont une valeur. Tout fait donc signe dans ce sens : fonder la morale sollicite la notion de valeur, et même, s'appuie entièrement sur cette notion. Le concept de valeur émerge alors comme le concept fondamental auquel il faut recourir pour mener à bien cette entreprise de la fondation morale. Et l'axiologie nous

apparaît maintenant comme une discipline bel et bien distincte de la morale, et comme la condition inaperçue de la légitimité de cette dernière. »

Le Moraliste

« Tu m’as convaincu : dis-nous donc à quoi pourrait ressembler une telle discipline. Mais prends garde : je serai attentif à chacune de tes paroles, et ne manquerai pas de souligner toute faille ou obscurité que je pourrai déceler dans une hésitation, une déduction trop rapide ou une généralisation hâtive. Car je connais les procédés de ces beaux parleurs qui se tirent des difficultés par une simple pirouette, ou de beaux effets de manche. De vrais acrobates de la pensée, qui fascinent les enfants, peu versés en rhétorique ! Mais je ne fais pas partie de ceux-là... Sache-le : je te suis à la trace ».

L’Axiologue

« Des failles, il y en a, je l’avoue tout de suite. Mais je compte sur toi, et sur vous autres, pour m’aider à triompher de ces difficultés ».

Le Nominaliste

« Je me dois d’intervenir... Car je crois que ta recherche repose sur un présupposé que je suis le seul ici, semble-t-il, à refuser : c’est que la notion même de valeur ait un sens.

Malheureux, l’homme... Car il aura, au cours de son existence, à affronter des problèmes métaphysiques, bien plus redoutables que les simples maux corporels. Mais le plus terrible est que sa lutte est perdue d’avance ! Il ne peut résoudre ces problèmes, et encore moins les penser, car il ne peut tout simplement pas les poser correctement.

En effet, il ne dispose pas d’un langage qui lui permettrait une telle chose. Les mots que nous utilisons ne sont que chausse-trappes, ambiguïtés, ombre et poussière...

Dans ma prime jeunesse, confronté à l’infini des possibilités qui s’offraient à moi, je cherchais à m’orienter, trouver des repères, fixer la direction que j’allais suivre dans ma vie.

Pour cela, je me suis confronté volontairement aux grands problèmes de l’existence, cherchant des réponses. Par exemple, je me demandais : « est-il bon d’avoir un enfant ? ».

Mais on ne peut résoudre cela comme on résout la question « combien font $2 + 2$? ». Car « avoir un enfant » est un terme trompeur. Il semble n’avoir qu’une seule signification, mais il est en réalité plurivoque : il désigne des réalités si différentes qu’il faudrait leur donner un nom distinct.

Oui, il est bon d'avoir un enfant si ce terme désigne une relation harmonieuse entre un père et son fils, ou une mère et sa fille.

Mais toute autre est la réponse si ce terme désigne « avoir un enfant mort en bas âge » ou « avoir un enfant qui n'aime pas son père », ou encore « avoir un enfant qui devient assassin ».

De sorte que la question « est-il bon d'avoir un enfant ? » n'a pas en réalité de sens. Celui qui se la pose ne trouvera jamais de réponse, car il ne sait s'il s'aventure, du fait des nombreuses possibilités qu'ouvre l'existence, vers un avenir radieux ou une sombre tragédie. Et c'est donc toujours un saut dans l'inconnu que d'enfanter...

J'étais donc tombé dans l'un des mille pièges du langage, cet outil peu fiable qui nous donne à tort une vision simple et rassurante du monde.

Je compris que tous les concepts ayant trait à l'existence étaient concernés. Ainsi par exemple, je cherchais à résoudre le problème de la fidélité : « suis-je capable de rester fidèle à la même personne jusqu'à la mort ? ». Mais du fait qu'il s'agit là d'un concept existentiel, son sens se modifie avec le temps, de sorte que la fidélité au bout d'un an n'a rien à voir avec la fidélité au bout de trois ans, cinq ans, dix ans... Il faudrait donner des noms différents à des réalités si dissemblables, et on saisit alors que le problème de la fidélité ne peut tout simplement pas être posé.

Ainsi, il n'est possible de résoudre aucun des grands problèmes de l'existence, et aucun guide, aucun repère, ne peut être trouvé lors de notre traversée éphémère de ce milieu si singulier...

Il nous faut avancer dans les ténèbres les plus épaisses à la lueur d'une lanterne qui n'éclaire qu'à quelques pas aux alentours. Et toujours nous sommes en « terra incognita », même au cœur de notre foyer familial.

« Qu'est-ce qui a une valeur ? » : voici la question par excellence qui montre que tu cherches encore à t'orienter, que tu cherches des repères.

Mais tu seras déçu... Car la valeur, en tant qu'elle a trait à l'existence, est elle aussi plurivoque, et l'on ne peut en trouver un sens clair. Ce qui fait que la question : « qu'est-ce qui a une valeur ? » n'a pas vraiment de signification, et qu'aucune science ne peut la prendre pour objet.

Il n'y a en effet nul rapport en réalité entre la valeur au sens économique du terme, la valeur morale, la valeur esthétique, les valeurs religieuses, etc.

Au premier sens du terme, économique, cette voiture a une grande valeur. Au sens esthétique aussi, si l'on apprécie ses lignes aérodynamiques. Mais au sens religieux ou moral, elle n'en a aucun. Voici donc notre question de la valeur piégée par le caractère équivoque de la notion sur laquelle elle se construit. « Qu'est-ce qui a une valeur ? » est une question condamnée d'avance, qu'il nous faut abandonner.

La valeur n'est qu'un « effet de surface » du langage, la crête d'écume de la vague, qui se dissout d'elle-même dès le premier examen. Et celui-ci doit être linguistique. »

L'Axiologie

« Voilà qui est fort bien observé, je ne peux qu'applaudir des deux mains ! Car je partage ton diagnostic : la notion de valeur souffre de ce défaut essentiel que tu décris. Lorsqu'on l'utilise, on croirait entendre s'entrechoquer ces mille significations qui sont venues, au cours du temps, se déposer en elle.

Pourtant je garde espoir : je crois qu'il est possible de la passer par les flammes pour obtenir, après ce travail de purification, quelque chose de consistant, sur lequel on pourra s'appuyer.

Pour autant, c'est un long travail ; et peut-être que l'on n'obtiendra une définition satisfaisante de la valeur qu'à la fin de notre recherche, et non pas au début. Peut-être que ce sera la dernière question que l'on résoudra, et la conclusion de l'axiologie, au lieu, comme on pourrait s'y attendre, de son point de départ.

Tout d'abord, tu parles de différents genres de valeur, économiques, morales, religieuses, esthétiques. Je ne conçois pas cela : ce que je cherche, c'est la valeur de la morale, de la religion, de l'art, etc. Mais la valeur de la morale n'est pas elle-même une valeur morale ; ni la valeur de l'art une valeur esthétique...

En réalité, la pluralité des objets ayant une valeur n'entraîne pas une pluralité des valeurs elles-mêmes. Ce qu'il faut chercher, c'est ce qu'est cette valeur, au singulier, unique, que sont susceptibles d'avoir toutes ces choses.

De même, par valeur, je n'entends pas ces qualités que l'on prête à un objet ou une personne. Par exemple, lorsqu'on dit : « il est gentil », « ce marteau est solide », « ce cheval est rapide ». La question de la valeur n'a pas avancé d'un pouce par de tels jugements. La véritable enquête doit examiner si ces qualités - gentillesse, solidité, vitesse – ont une valeur. La valeur se situe donc sur un autre plan, supérieur à celui des qualités, un plan « meta qualitatif » pourrait-on dire, si « meta » signifie bien « extérieur et supérieur à ».

Enfin, par « valeur » je n'entends pas le « bien » ni la « fin », deux concepts voisins avec lesquels on l'a confondue. En effet, on a souvent pensé que chercher ce qui avait le plus de valeur revenait à chercher le Bien suprême -ou souverain Bien-, ou encore la Fin ultime, au sens de « but ». Mais c'est là oublier que la valeur suprême pourrait ne représenter rien de bon pour nous : elle pourrait constituer un danger pour nous, nous nuire, si par exemple il s'avérait que la valeur suprême était le Mal ou le Néant – un résultat possible de l'enquête axiologique, hélas ! Auquel cas il serait impropre de l'appeler Bien suprême ou Fin ultime.

Il est possible que la Valeur suprême, s'il en est une, puisse représenter pour nous un Bien ou une Fin. Mais rien ne nous autorise à le postuler dès le départ.

A présent que ce travail de clarification est effectué, la voie est libre pour proposer une définition provisoire de la valeur. Car il nous faut bien en donner une certaine idée, même si elle n'est pas

complètement satisfaisante, afin de pouvoir avancer dans nos réflexions. Par la suite, nous la modifierons peut-être ; mais elle nous aura permis de commencer notre exploration.

Je reprendrai la définition qu'en a donné le Thérapeute, car je t'ai attentivement écouté, et ce que tu en as dit m'a plu.

Je rappelle donc ta proposition : « avoir une valeur, c'est être digne d'amour ». Je rajouterai également que c'est occuper une place élevée dans la Hiérarchie de toute chose.

Ceci posé, nous sommes à présent mieux à même de comprendre la signification de notre question : « qu'est-ce qui a une valeur ? » : « qu'est-ce qui est digne d'amour ? » et « qu'est-ce qui occupe une place élevée dans la Hiérarchie ? ».

Le Moraliste

« Certes, nous avons peut-être progressé dans la formulation de la question, mais comment la résoudre ? Quelle méthode utiliser pour déterminer la valeur d'une chose ? Voilà, je pense, la nouvelle direction que ta réflexion doit prendre. »

L'Axiologue

« Tu parles fort justement... Posons-nous à présent la question de la méthode. Et pour cela, imaginons que nous sommes devant quelque chose, et que nous cherchions à déterminer s'il a une valeur. Par exemple, cet arbre...

Nous voici donc face à ce beau chêne, qui nous berce par le murmure du vent qui s'engouffre dans sa frondaison. Mais nous voilà désemparés... Car si l'on me demande : « de quoi est-il fait ? » je saurai répondre : de bois. Mais si l'on me demande : « a-t-il une valeur ? », je ne sais quoi dire, ni quel outil utiliser pour répondre à cette question. Car ce n'est pas en le coupant avec une hache, ni en le sciant, que quelque chose comme une valeur nous apparaîtra comme par magie ».

Le Moraliste

« Non, c'est certain. »

L'Axiologue

« De même, j'aurai beau opérer toutes les expériences possibles et imaginables sur une lampe, la démonter, la soumettre à un courant électrique, etc... et même la secouer dans tous les sens, il ne semble pas que je puisse trouver sa place dans la hiérarchie ; en revanche, je saurai comment elle fonctionne, de quoi elle est composée, etc.

Prends encore cet exemple : trouverais-je la valeur du corps humain en l'auscultant, en le disséquant, en l'observant au microscope électronique, etc... ? Non, sans doute.

Peut-être que le découragement te saisit... Mais haut les cœurs ! Car nous avons trouvé là quelque chose d'intéressant. »

Le Moraliste

« Quoi donc ? ».

L'Axiologue

« Ce n'est pas par l'expérience que l'on peut découvrir la valeur d'une chose.

L'expérience peut nous apprendre ce qu'est une chose, elle nous donne des renseignements précieux sur son essence ou son fonctionnement, mais rien sur sa valeur. »

Le Moraliste

« En réalité, c'est là quelque chose d'heureux. Car si tel était le cas, nous ne pourrions savoir que le meurtre est haïssable, c'est-à-dire qu'il a une valeur négative, tant que nous n'aurions pas expérimenté la chose, en tuant de nos propres mains – et la morale ne pourrait être professée que par les assassins. »

L'Axiologue

« Voilà qui est bien dit ; mais maintenant que nous savons que la méthode à utiliser pour notre recherche n'est pas l'expérience, vers quoi pouvons-nous nous tourner ?

Voyons... ne suffit-il pas de dire : cet arbre a une valeur, parce qu'il a une grande utilité ? On peut en effet le débiter en quartiers de bois bien calibrés, qui viendront alimenter, l'hiver, un feu ronflant et crépitant, me baignant de sa douce chaleur, pendant que dehors, le blizzard souffle sans discontinuer. »

Le Moraliste

« Oui, on pourrait le dire. »

L'Axiologue

« Pourtant ce ne serait pas satisfaisant. Car on n'a fait que remplacer quelque chose dont la valeur est non fondée – l'arbre- par quelque chose dont la valeur est non fondée – l'utilité. Nous n'avons donc pas avancé d'un pouce dans notre recherche, malgré les apparences.

La question ne fait donc que se déplacer, et devient : « l'utilité a-t-elle une valeur ? ». La réponse n'a rien d'évident. Car certains soutiennent que ce qui a une valeur, c'est précisément ce qui est inutile, ce qui échappe aux considérations d'utilité sociale ou économique. »

Le Moraliste

« Oui. »

L'Axiologue

« Supposons donc à présent que nous relevions le défi, et que nous répondions : l'utilité a une valeur, car ce qui est utile rend l'homme heureux. Ainsi le feu est utile, parce que si l'homme en était privé, il serait malheureux : le froid, la viande crue, rendraient son quotidien insupportable. »

Le Moraliste

« Certes, mais ainsi que tu le dis, cela ne ferait que reporter le problème. Car on nous demanderait alors : mais en quoi est-ce que le bonheur de l'homme a une valeur ? »

L'Axiologue

« Tout à fait... Et rappelons-nous que nous avons la chance d'avoir ici la présence d'un authentique nihiliste ! Or c'est précisément ce qu'il met en doute : que le bonheur de l'homme ait une valeur. Lorsqu'on pense que rien n'a de valeur, on n'est pas convaincu si l'on nous brandit, en dernier recours, le bonheur humain. »

Le Nihiliste

« Effectivement, je balaierais tout cela d'un revers de la main ! »

L'Axiologue

« Et tu ferais bien... Car cette manière de procéder est absurde : nous cherchons à fonder la valeur d'une chose en trouvant une qualité en elle. Mais surgit alors la tâche de fonder la valeur de cette qualité. Nous montrons alors que celle-ci pointe vers une autre qualité, ce qui nous amène à reposer la question de la valeur de cette dernière, et ainsi de suite, dans une régression à l'infini, qui ne peut que rendre fou celui qui s'y risque !

Lorsque donc nous rencontrerons quelqu'un qui aime une chose, nous pourrions nous « payer le luxe » de lui concéder que toutes les qualités sont présentes en cette chose (belle, bonne, indispensable, enrichissante, etc.), mais à cet homme étonné nous devons ajouter : « Mais en quoi est-elle aimable pour autant ? »

Le Moraliste

« Si l'on ne peut prouver la valeur d'une chose de cette manière, alors que faire ? As-tu une solution ? Car depuis tout ce temps, tu ne fais que nous mener dans des chemins qui ne mènent nulle part ».

L'Axiologue

« Il nous faut alors explorer cette nouvelle route qui s'offre à nous : peut-être nous donnera-t-elle plus satisfaction ? Voici laquelle : depuis tout à l'heure, nous cherchons comment établir la valeur d'une chose, comme s'il s'agissait là de quelque chose de secret et de caché, un trésor inconnu qui se dissimulerait dans les entrailles de celle-ci.

Et si les valeurs étaient évidentes ? Enfin, n'est-il pas évident que le plaisir a plus de valeur que la douleur, que le bien vaut mieux que le mal ? Celui qui le nie n'est-il pas simplement de mauvaise foi ? Auquel cas, le problème des valeurs disparaît en tant que problème. Il n'y en a pas même de solution, parce qu'il n'a pas à se constituer, tout simplement, comme question. »

Le Moraliste

« C'est là une solution bien tentante, en effet, car elle me donne raison. Et parce que l'un de ces problèmes métaphysiques que l'homme doit porter toute sa vie durant comme un fardeau s'évanouit de lui-même. Oui cette solution me plaît car elle me rend soudainement léger. »

Le Nihiliste

« Balayer d'un geste mon interpellation en m'accusant de mauvaise foi me paraît bien léger en effet. »

L'Axiologue

« En réalité, ce que l'on voit au contraire, c'est qu'il n'y a aucun consensus sur les valeurs. Certains hommes aiment la douleur, d'autres faire le mal ; cela peut rendre perplexe, mais il nous faut bien admettre ce fait.

Par ailleurs, toute évidence de ce type se dissout d'elle-même dès qu'elle est formulée. Ainsi, il paraît évident que l'aventure est préférable à la routine, mais dans les faits, assiste-t-on à des départs en masse à l'autre bout du monde ? Ou que la richesse est préférable à la pauvreté : mais certains fuient délibérément les biens matériels, et vont même vivre, en ermite, dans le dépouillement le plus complet. Certains n'éprouvent qu'ennui dans les musées, face à des œuvres qui paraissent à d'autres l'expression ultime de l'esprit humain.

En somme, celui qui soutiendrait que les valeurs se donnent d'elles-mêmes à nous dans leur évidence connaîtrait bien mal l'être humain. Il ne ferait que projeter sur les autres ses propres valeurs, s'imaginant que chacun les partage. Et cela me semble au contraire un bon point de départ que de partir de ce constat : « toute chose, même la plus absurde ou la plus cruelle, est au moins aimée par quelqu'un ». »

Le Relativiste

« Je ne peux qu'abonder dans ce sens... La facilité avec laquelle chacun a tendance à attribuer aux autres ses propres désirs et ses propres réflexions, qui n'appartiennent pourtant qu'à lui, m'a toujours sidéré. Pourtant, ce que l'on voit, c'est qu'il suffit de franchir un col, un lac, une frontière, pour que les hommes, leurs lois, leurs théories, changent du tout au tout.

Les hommes cherchent le Semblable partout ; ils sont en quête du Même, de l'Un. Mais partout ils ne trouvent que la Différence, le Dissemblable, la Dissonance. Telle société condamne les amours libres, telle autre l'approuve. Mais ce désaccord va jusqu'à opposer les hommes d'une même société, d'une même région, d'une même ville ; souvent même d'une même famille. Et enfin, chacun en lui-même se contredit, accordant soudain une valeur à ce qui, hier encore, l'ennuyait profondément. »

L'Axiologue

« Oui, et c'est là ta vérité profonde, que tu ne cesses de nous rappeler dans tes comparaisons historiques ou géographiques : nulle valeur n'est évidente par elle-même.

Il nous faut donc reprendre notre bâton de pèlerin et continuer notre chemin : car la méthode que nous cherchons ne se trouve pas non plus ici. »

Le Moraliste

« Mais où alors ? Je ne sais vers où tourner mon regard ».

L'Axiologue

« Il semble que nous nous soyons égarés dans notre réflexion... essayons de revenir à quelque chose de simple.

Voyons, supposons que nous cherchions la valeur de la danse... Qui saura nous répondre ? Serait-ce celui qui n'a jamais pratiqué un tel art, et qui reste pesant et disgracieux ? Ou celui qui est devenu un véritable spécialiste en la matière, après des années d'entraînement et virevolte avec grâce sur la piste, aérien ? »

Le Moraliste

« Le second, certainement. »

L'Axiologue

« De même, à qui nous adresserons-nous, si nous voulons connaître la valeur d'un tableau, et par-delà de la peinture en général ? Ne serait-ce pas à un peintre ? Et si possible, un grand maître, et non pas un gribouilleur qui ne produit que de vulgaires croûtes ?

En réalité, il en va dans ce nouveau cas comme du précédent : c'est le spécialiste qu'il faut interroger, si nous avons la chance d'en avoir un sous la main, lorsqu'on veut connaître la valeur de quelque chose ayant trait à sa spécialité. »

Le Moraliste

« Et bien, il semble que nous ayons accompli un progrès considérable. »

L'Axiologue

« Pourtant, prends garde encore à ceci : quelle est la différence entre le spécialiste et le néophyte ? Sinon que le premier a bien plus d'expérience que le second dans son domaine de prédilection. »

Le Moraliste

« C'est bien cela. »

L'Axiologue

« Mais qu'avons-nous vu, il y a quelques instants à peine ? Que l'expérience ne nous renseignait en rien sur la valeur d'une chose, mais seulement sur ce qu'elle est, son essence ».

Le Moraliste

« Je m'en souviens à présent. »

L'Axiologue

« Le danseur expérimenté sait donc bien mieux que nous ce qu'est la danse ; et pour cause, car nous n'en percevons que le résultat visible, ce spectacle gracieux qu'il nous offre ; tandis que lui la vit, dans sa chair même, et il sait comment chaque muscle doit se mouvoir, chaque articulation se plier, afin de nous charmer.

Et il peut parvenir, à force d'exercice, à en connaître les mille secrets. Mais même à ce stade d'expertise, il en ignore, tout comme nous, la valeur. »

Le Moraliste

« Cette conclusion me paraît tout de même étrange. »

L'Axiologue

« Alors renversons le raisonnement, et concédons que le spécialiste connaît la valeur de quelque chose qui relève de son domaine d'expertise. Mais si tel est le cas, alors qui mieux que le spécialiste des valeurs est à même de juger des valeurs ?

Aussi, ce n'est pas le peintre, mais celui qui s'intéresse à la science des valeurs, l'axiologie, qui sera à même de déterminer la valeur de la peinture.

Mais si ce peintre insistait, alors nous lui ferions la réponse qu'un de ses semblables fit à un cordonnier. Ce cordonnier, spécialiste des chaussures, se moquait des sandales qu'un peintre avait représenté sur une de ses toiles : ce dernier repeignit les sandales, mais lorsque le cordonnier revint le lendemain et se mit à critiquer le reste du tableau : « Cordonnier, pas plus haut que la chaussure » lui dit-il.

Or nous, nous répondrons à ce peintre qui prétend être seul à même de trouver la valeur de la peinture : « Peintre, pas plus haut que le pinceau » et nous lui suggérerons, puisqu'il accorde au spécialiste l'autorité suprême pour juger de sa discipline, de laisser parler le spécialiste des valeurs, s'il en existait un, à savoir l'axiologue. »

Le Moraliste

« C'est une conclusion assez surprenante mais qui a sa logique. »

L'Axiologue

« Ces différentes méthodes, qu'il s'agisse du recours à l'expérience, la recherche des qualités, la saisie des évidences ou l'interrogation des spécialistes, n'ont rien donné. Pourtant, il serait à mon avis injustifié d'en ressentir un profond découragement. Nous avons au contraire progressé dans notre enquête.

En effet, nous savons à présent quelles méthodes il ne faut pas utiliser, et pourquoi. Nous rencontrerons souvent, lors de nos discussions, d'aimables débatteurs qui s'efforceront de prouver la valeur de ce qu'ils aiment en employant l'une ou l'autre de ces méthodes. Mais nous, nous saurons qu'ils ne peuvent aboutir à rien en procédant de la sorte, et nous pourrons alors tout aussi aimablement leur signaler pourquoi.

Certes, nous n'avons pas encore trouvé la sortie de ce labyrinthe ; mais déjà nous cessons de nous engouffrer dans des voies sans issue, et de tomber dans les premiers pièges qui guettent l'audacieux explorateur. N'est-ce donc pas là un progrès ? »

Le Moraliste

« De ce point de vue, effectivement c'en est un... Mais alors dis-nous à présent quelle est cette méthode qui permettrait de fonder la valeur des choses. »

L'Axiologue

« Crois-tu que je le sache ? Tu te trompes : je navigue à vue, et n'en ai pas plus d'idée que toi. Néanmoins, je me fie à des petites idées qui me viennent au moment où je te parle, et permettent d'avancer quelques pas. Peut-être, en procédant ainsi, à tâtons, en faisant des détours, parviendra-t-on au but ? »

Le Moraliste

« De toute manière, y a-t-il autre façon d'avancer dans un labyrinthe ? »

L'Axiologue

« Alors considère où nous en sommes : nous cherchons à fonder la valeur des choses, mais pour l'instant nous ne savons comment procéder.

Or ce qui nous est apparu, c'est qu'il règne dans le champ axiologique une intense activité, c'est-à-dire qu'une très grande quantité de jugements de valeurs ont été et sont formulés chaque jour.

Certains disent : « ce qui a une valeur, c'est la Nature ». D'autres : l'Amour ; d'autres encore : l'Art. Certains crient : « vive la Patrie ! », d'autres : « vive la Liberté ! ». La Sagesse, l'Amitié, la Justice... en sont encore quelques exemples, bien loin d'épuiser toutes les possibilités.

Ce qui nous semble décisif ensuite, c'est le caractère surprenant de leur contenu ; autrement dit, le fait que toutes les choses, y compris les plus absurdes et les plus cruelles, ont été considérées par au moins quelques hommes comme ayant une valeur. Ainsi si l'on pouvait prêter l'oreille, on entendrait au milieu du brouhaha général : « la Violence a une Valeur », ou la Guerre, la Cruauté, etc. Mais aussi : « ce timbre à l'effigie de tel personnage a une grande valeur », et autres absurdités du même type.

Voici un spectacle fascinant qui a de quoi nous laisser perplexe : et pourtant c'est de nous dont il s'agit, c'est le spectacle de l'homme aimant, en ses mille amours ».

Le Moraliste

« Oui, un spectacle bien curieux, lorsqu'on parvient à se représenter une telle scène. »

L'Axiologue

« Et nous, nous nous sommes isolés sur une petite colline, et nous contemplons de loin ce joyeux tintamarre, ce carnaval qui fait un vacarme de tous les diables ! Chacun prétend énoncer une vérité, et nous les écoutons attentivement, en cherchant à deviner lequel d'entre eux a raison, autrement dit en nous demandant « y a-t-il réellement une chose qui ait de la valeur, et si c'est le cas, quelle est-elle ? »

Nous devons donc statuer, à l'instar d'un juge, sur cette question. Mais ne crois-tu pas que la première qualité d'un juge doit être son impartialité ? »

Le Moraliste

« Oui, c'est là une condition absolument nécessaire : le juge ne doit pas avoir décidé, avant même que le procès ait lieu, que l'accusé est déjà coupable. Sinon le procès ne serait pas équitable, et pour tout dire, on n'assisterait là qu'à une parodie de jugement. »

L'Axiologue

« Il faut donc que nous soyons neutres, lorsque nous commençons notre examen des différents jugements de valeur ? ».

Le Moraliste

« Tout à fait, sinon ce ne serait pas juste ».

L'Axiologue

« Nous avons donc découvert là quelque chose d'essentiel : la neutralité axiologique. Cela ne signifie que cela : pour pouvoir poser correctement le problème des valeurs, il nous faut suspendre nos propres jugements de valeur, pour ne pas nous laisser influencer par nos préjugés.

Cette neutralité axiologique est le seul moyen de rester impartial et de convaincre ceux qui nous écoutent. Autrement, on nous accuserait de ne faire que privilégier nos préférences subjectives.

Par conséquent, il nous faut arrêter de condamner ce qui nous paraît méprisable et de louer ce qui nous paraît aimable.

C'est là un état d'esprit assez singulier, ne crois-tu pas ? Car il s'agit en quelque sorte de devenir comme une « éponge » qui n'aime et ne méprise rien ».

Le Moraliste

« Je n'ai jamais en effet rencontré un tel personnage ! »

L'Axiologue

« Pour risible qu'il paraisse, n'est-il pourtant pas foncièrement honnête ? Car lui au moins ne prétend pas savoir quelque chose qu'il ignore en réalité. Il connaît son ignorance, et son impuissance, quant à la question de la valeur, et de ce fait, il reste neutre.

Pour mieux appréhender qui il est, on peut l'opposer à son contraire exact : le Dogmatique. »

Le Moraliste

« Parle-moi de lui. »

L'Axiologue

« Crois-tu que notre recherche puisse intéresser celui qui ne doute pas de la valeur de ce qu'il aime ? Celui-là adhère au premier degré à ses jugements de valeurs, est en quelque sorte englué en eux. Il vit tout entier confiant dans les fins qu'il s'est fixées, rien n'a jamais ébranlé la substance de sa vie ; il coïncide avec lui-même ; ne connaît pas le doute.

Le problème des valeurs ne lui apparaît même pas en tant que tel ; ce n'est pour lui qu'un problème théorique, un simple divertissement pour occuper les esprits oisifs.

Il est inutile d'exposer le projet axiologique à un tel homme : il ne peut qu'être irrité par une telle recherche. Il ne supportera pas en effet de voir la valeur de ce qu'il aime passée à la question, et rejettera toute conclusion qui n'aille pas dans le sens de son amour ».

Le Moraliste

« C'est en effet bien probable. »

L'Axiologue

« Appelons un tel homme le Dogmatique ; car il refuse d'interroger ses croyances les plus fondamentales, et s'y cramponne comme à des dogmes.

On peut alors proposer un test simple pour que chacun puisse déterminer s'il est dogmatique : peut-il ou non supporter que l'on conclue à la non-valeur de ce qu'il aime ? Ou encore : est-il susceptible de changer ses goûts si on lui démontre que son goût actuel relève du mauvais goût ? Ou repoussera-t-il toute démonstration pour garder son (prétendu) amour intact ?

Dans ce dernier cas, il deviendra alors comme une pierre pour nous, c'est-à-dire qu'aucune de nos propositions ne pourra l'atteindre ; nous ne serons plus, lui et nous, sur le même sol ; nous n'aurons plus aucun rapport. Il nous est sourd ; il est donc invincible à nos attaques ; mais en même temps, il ne nous parle pas.

Le Dogmatique peut devenir militant, s'il consacre sa vie à ce quoi il accorde arbitrairement de la valeur, sous le mode de l'action. Dans cet engagement, son rapport au monde devient celui de « l'indignation perpétuelle ». Il tente de masquer son impuissance à fonder la valeur de ce qu'il aime en protestant énergiquement et sans discontinuer contre tous les jugements de valeur qui lui semblent choquants, absurdes, scandaleux, etc...

Il tentera de nous émouvoir et de nous convaincre du bien-fondé de sa lutte en utilisant toutes les ressources rhétoriques irrationnelles dont il dispose : il versera des larmes, il dressera un index accusateur, sa voix tremblera sous le coup de l'émotion. Mais cette indignation, si elle peut séduire un instant, ne peut convaincre : car elle sonne creux, du fait qu'elle ne porte en elle-même aucun argument. Mais nous, à présent, nous ne nous laisserons plus intimider par quelque chose de ce genre. »

Le Moraliste

« Quant à moi, je ne sais encore si je reste dogmatique, ou si je parviens au stade de la neutralité axiologique telle que tu la décris. »

L'Axiologue

« C'est bien normal : car on n'a pas là une vérité mathématique de type « $2+2 = 4$ », que l'on peut rapidement comprendre. Une telle idée se médite, et l'on peut passer des années à la rouler et la rouler ainsi dans notre esprit. Ce n'est pas qu'elle soit particulièrement complexe : elle reste simple, mais elle concerne notre rapport à l'existence, et c'est rien moins que notre caractère qu'il s'agit de modifier. Or c'est dans le temps, et suite à une crise profonde, que l'on change de caractère. »

Le Moraliste

« Mais quoi ? Me demandes-tu de considérer avec la même bienveillance le Bien et le Mal, et de n'accorder ma préférence ni à l'un ni à l'autre ? »

L'Axiologue

« Avec la même neutralité, plutôt. Effectivement, il faut cesser de hiérarchiser, même si cela heurte nos convictions les plus profondes.

Car ce que l'on cherche, dans cette suspension des jugements de valeur, c'est accueillir l'ensemble des théories sur les valeurs, de façon à ce qu'elles aient chacune leur chance, y compris les théories qui nous semblent absurdes, du type : « le chiffre 5 a une valeur », « les gribouillis ont une valeur », « ce qui se trouve en dessous de l'armoire de ma soeur a une valeur ».

Il nous faut être impartiaux, sans préjugés : il ne faut donc surtout pas en écarter une a priori, avant même tout examen.

Nous sommes alors dans la contemplation pure : nous accueillons l'être tel qu'il est, sans le juger, sans le blâmer ni l'admirer.

Ce n'est pourtant pas la sérénité que nous trouvons là... Car que de conclusions tragiques sont possibles, dans notre recherche ! Que ferons-nous si nous découvrons que rien n'a valeur, ou que ce qui a une valeur, c'est le mal ? Pourrons-nous supporter un tel résultat ? Aurons-nous le courage de l'accepter, ou le fuirons-nous ? Une angoisse profonde doit donc accompagner chacun de nos pas, dans la recherche des valeurs, car ce qui est en jeu, c'est ce qu'il y a de plus grave.

Une suspension angoissée de nos jugements de valeur, voici donc l'état d'esprit auquel nous devons parvenir, si nous voulons affronter authentiquement le problème des valeurs.

Voilà certes un état étrange, qui contrevient à tous nos instincts fondamentaux, et pourrait prêter à sourire... Mais dans cette impartialité souveraine, nous sommes à présent en droit de poser le problème. »

Le Moraliste

« Te rends-tu bien compte de ce que tu exiges de moi ? Tu me demandes de cesser de condamner la cruauté, la torture, et ces comportements que je n'ose même nommer ? Voilà qui est extrêmement choquant... »

L'Axiologue

« Je conçois que cela est difficile : mais note que je ne te demande pas de leur accorder une valeur : c'est cela qui serait véritablement choquant. Il faut simplement suspendre tout jugement de valeur. »

Le Moraliste

« Je comprends, mais je ne trouve pas les ressources mentales pour faire cela, et j'en suis désolé. Je préfère donc que tu poursuives la discussion avec quelqu'un d'autre, car je ne serai plus sincère dans mes réponses, or la sincérité est une vertu cardinale pour moi.

De la même manière qu'une porte est ouverte ou fermée, une action est bonne ou mauvaise. Le Bien et le Mal sont deux repères qui m'aident à m'orienter dans mes choix, et nulle opposition n'est plus utile et fondée dans la réalité. Je ne peux renoncer à ce qui guide ma vie depuis tant d'années... ».

L'Axiologue

« Ta franchise t'honore, et tu es un exemple pour nous tous, de ce point de vue, sois-en assuré !

Mais qui prendra la relève ? Quoi de plus triste en effet que penser seul, en son for intérieur ? Car alors je ressemblerais à l'un de ces naufragés qui, seuls sur leur île déserte, monologuent et se débattent avec les pensées qui viennent les hanter. »

Le Subjectiviste

« Quant à moi, je veux bien reprendre le fil de la discussion avec toi ; car je trouve naïve ta conception de la valeur depuis le début. Tu nous mets devant l'objet, par exemple un arbre, et tu te demandes par quel moyen tu vas trouver une valeur en lui. « En le sciant ? » feins-tu de t'interroger. Mais ce que tu sais, au fond de toi, et tu veux probablement nous mener à cette conclusion, que la valeur ne réside pas dans l'objet, mais dans le sujet qui le contemple.

Ou mieux : l'homme ne contemple pas le monde, il le crée, tel un poème : il le fait être ce qu'il est. Et en particulier, il lui donne sa valeur, ou l'en prive. S'il est pessimiste, il trouvera le monde terne, angoissant, plein de noirceur, à l'ombre de laquelle il vient se lamenter ; et le monde sera effectivement tel. S'il est optimiste, le monde lui apparaîtra comme une grande fête joyeuse à laquelle il est convié quelques instants, une promesse de bonheur qui s'exauce chaque jour ; et là encore il pourra le vérifier chaque jour.

Car en lui-même le monde n'est rien : insipide, transparent, neutre, il n'est que le réceptacle de nos émotions ; c'est l'Être. L'être pur, qui se résume dans cette tautologie, la plus vide de toutes : « l'être est ». On a là un monde uniquement composé d'objets posés les uns à côté des autres ; à la matière succède le vide, puis la matière encore, mais dans l'un comme dans l'autre, partout le silence. Des mécanismes aveugles sont les seuls événements qui constituent l'horizon du temps.

Tout à coup, un rayon de soleil au loin, et tout se colore : c'est l'homme qui vient d'apparaître, non pas « l'homo sapiens », mais « celui qui évalue ». La matière s'anime, les ombres se creusent, les différences apparaissent, les couleurs, puis, ô combien plus important, les nuances ; et tout l'être se rassemble et se divise en une Hiérarchie. Car avec l'Homme elle est toujours déjà posée : avant même sa première inspiration, il a déjà accordé une valeur à la Vie, sinon il n'ouvrirait pas ainsi ses poumons à un élément inconnu en toute confiance.

Alors quand je t'entends chercher la valeur dans l'objet, je crois voir un aveugle qui chercherait par la réflexion ce que peut être la couleur rouge, et qui n'a pas compris que c'est dans ce qui lui fait cruellement défaut, le regard, que réside le secret de ce qu'il cherche. De même, c'est dans le sujet évaluant, ou mieux, l'évaluation, que réside le secret de la valeur. »

L'Axiologue

« Voilà qui est bien parlé ; je suis pour ma part charmé par ton discours, et probablement nous avons tout à gagner à détourner notre regard – au moins un instant- de l'objet dans lequel il se complaît et se perd, pour le porter sur le sujet, celui qui porte ces jugements de valeur : l'Homme.

Mais déjà quelque chose me trouble... Il semble que tu soutiennes l'idée que les choses n'ont pas de valeur en elles-mêmes, mais que c'est l'homme qui la leur attribue. Il y a donc deux moments dans ta proposition. En son point de départ, n'est-ce pas là le principe même du nihilisme ? Car lui aussi soutient l'absence de valeur objective dans les choses.

Nous découvrons une affinité profonde entre le subjectivisme et le nihilisme : le nihilisme est l'une des prémisses du subjectivisme. »

Le Subjectiviste

« Certes, mais en son second moment, il présente précisément un antidote au nihilisme : l'homme, comme créateur de valeur. C'est par lui et en lui que la valeur advient au monde. Aussi cette doctrine présente cette particularité remarquable : elle inclut en elle-même le problème et sa solution, le poison et son antidote. »

L'Axiologue

« Je comprends, mais on doit alors vérifier si le subjectivisme parvient à dépasser, à son achèvement, le nihilisme qui est présent en lui à son origine, et pour cela il nous faut tâcher de saisir la signification du terme « attribuer » dans la théorie selon laquelle « l'homme attribue une valeur ».

Pour moi, cela signifie que l'homme « projette » sur le monde des valeurs que celui-ci n'a pas réellement. Alors la valeur, créée par l'homme, engendrée par son désir, demeure en lui, et ne constitue qu'une fiction, un simple concept qui ne concerne pas le monde réel : les valeurs ne résident que dans la subjectivité, et n'ont aucune objectivité que ce soit.

Dans ce cas, le subjectivisme ne dépasse le nihilisme d'aucune manière, me semble-t-il. Puisque la valeur, les qualités, le bien et le mal, la perfection et l'imperfection, ne caractérisent pas réellement le monde, mais sont des projections fictives de notre part, puisqu'elles n'ont de siège réel que dans notre subjectivité, le subjectivisme « vide » le monde de sa valeur : le monde n'a pas réellement de valeur, ce qui constitue le principe même du nihilisme.

Il apparaît alors que le subjectivisme ne peut constituer une réponse, une alternative, un antidote comme tu le disais tout à l'heure, au nihilisme. C'est impossible, puisque dans le subjectivisme, les valeurs ne quittent jamais l'esprit du sujet, puisque le monde réel est aussi dépourvu de valeur réelle, objective, que le prétend le nihiliste.

Finalement, le subjectivisme concède la seule chose que prétend le nihilisme : il n'y a pas de valeur objective, réelle. La réalité objective est le seul terrain sur lequel se risque le nihiliste, la seule dont il affirme quelque chose. Ce que rajoute le subjectiviste, sur les valeurs dans les idées des hommes, ne le concerne pas, ne l'intéresse pas, ne contredit en aucune façon ce que lui soutient.

De ce fait, deux choses apparaissent à nous : d'abord le subjectiviste ne s'oppose pas au nihiliste puisqu'il parle d'autre chose (de l'esprit et non du monde). Au contraire, il l'intègre (en tant qu'il

prétend le dépasser) en lui concédant qu'il n'y a pas de valeurs réelles dans le monde objectif, dans et par les choses elles-mêmes. Le subjectivisme est donc un nihilisme.

D'autre part, en tant que cela ne lui apparaît pas, c'est un nihilisme déguisé, inconscient, et donc porte le nihilisme à son maximum d'achèvement, puisque ce qui est caché peut régir secrètement ce en quoi il est caché, sans que son autorité ne soit jamais remise en cause. »

Le Subjectiviste

« Tu fais semblant de ne pas comprendre... Car j'adhère à une théorie complètement différente, contraire à dire vrai à celle que tu viens d'exposer.

Lorsque je dis que l'homme attribue des valeurs au monde, je soutiens l'idée qu'il ne se contente pas de les projeter, mais qu'il les crée réellement, c'est-à-dire que la valeur devient aussi réelle que la chose à laquelle elle est attribuée.

L'homme crée la valeur, comme le sculpteur crée une statue ou le peintre un tableau ; mais du fait que cette valeur, bien que réelle, ou objective, ait été créée par l'homme, cela demeure un subjectivisme.

Cette théorie dépasse le nihilisme en intégrant celui-ci - c'est vrai, le nihiliste a raison, les choses n'ont pas par elles-mêmes de valeur-, mais en ajoutant quelque chose qui « résout le problème » : loin d'être dénué de toute valeur, le monde est emplí de valeurs, car il contient en lui une source d'où jaillissent des valeurs : l'homme, le sujet, comme créateur des valeurs. Ce n'est donc pas que le monde est vide de valeur comme le prétend le nihilisme, c'est qu'il est vide de valeurs « subsistantes par elles-mêmes », « en soi », « dans les choses ». Mais il est plein de valeurs « données par l'hommes aux choses ».

Comprends-tu mieux à présent l'idée exacte qu'il s'agit d'examiner ? »

L'Axiologue

« Oui, c'est beaucoup plus clair ainsi, suite à ta précision...

Que penser, à présent, de cette nouvelle doctrine qui paraît à nos yeux ?

Je voudrais commencer par te poser cette question : comment cela est-il possible ? Comment faire pour créer une valeur réelle ?

Tu sembles poser comme allant de soi que l'homme peut engendrer des valeurs et les donner aux choses. Cela va effectivement de soi si l'on parle de valeur « subjective », que l'homme accorde aux idées qu'il a des choses, puisqu'il construit lui-même ces idées. Mais si l'on parle de valeur « réelle », c'est que l'on considère que ce sont les choses du monde extérieur elles-mêmes qui reçoivent une valeur de la part de l'homme.

Or comment un tel prodige est-il possible ? Croit-on, pour employer un argument par l'absurde, qu'en se mettant devant un objet et en se concentrant, une valeur va sortir de notre tête, traverser l'air et venir s'incarner dans la chose ?

Il me semble que cette idée de la donation des valeurs relève de la pensée magique, c'est-à-dire de cette tendance, qu'on rencontre parfois chez les enfants et dans les époques marquées par la superstition, à considérer qu'en pensant très fort à quelque chose, celle-ci se réalise ; j'entends par là cette forme de pensée qui prend ses rêves pour des réalités.

Ce que je soulève donc auprès de toi, c'est la question de la possibilité même de la donation de valeur.

D'autre part, en supposant même que cette donation soit possible, c'est-à-dire que le subjectivisme ait un sens en tant que doctrine, je pense que cette dernière ne peut s'opposer au nihilisme. La raison en est simple : c'est qu'elle ne le contredit pas.

En effet, le subjectivisme intègre le nihilisme, en admettant que les choses n'ont pas par elles-mêmes de valeur. Si c'est à l'homme de donner une valeur, c'est que le monde est dénué de toute valeur ; or c'est là précisément ce qu'affirme le nihilisme. De fait, si la chose aimée avait une valeur en soi, il n'y aurait pas besoin de projeter des valeurs sur elles. L'idée de la projection des valeurs suppose donc nécessairement que « rien n'a en soi de valeur ». Mais la seule manière d'affronter le nihilisme, c'est de contredire précisément ce qu'il affirme, c'est-à-dire de montrer que le monde a, en lui-même, par lui-même, une valeur.

En intégrant le nihilisme, le subjectivisme croit le dépasser. Au contraire, il l'établit, lui donne une place enviable, celle de prémisses, voire de fondement sur lequel le reste du système se construira. Le nihilisme, logé comme un ver au sein du subjectivisme, serait alors inattaquable par ce dernier, car cela précipiterait sa propre chute, lui qui s'en sert comme d'un fondement.

Ce que je soutiens donc, c'est que le subjectivisme ainsi défini n'est à son tour qu'une forme déguisée de nihilisme.

Mais je voudrais attirer votre attention sur un dernier caractère essentiel du subjectivisme tel que tu l'as défini. Considérons cette idée qu'il porte en lui : ce n'est pas le monde qui a réellement en lui-même une valeur, c'est l'homme qui la lui donne. N'est-ce pas là le signe d'un orgueil humain inouï, d'un anthropocentrisme absolu ?

En effet, si l'univers est dénué de toute valeur, que c'est l'homme qui crée les valeurs et qui les donne, dans sa grande bonté, à l'univers, que l'homme est pour le monde source de valeur, alors l'être humain est le centre axiologique -et non plus spatial- de l'univers.

Si je puis me permettre une métaphore, on pourrait dire qu'il ne se trouve plus au centre du « tableau » (c'est là ce que soutenait l'ancien anthropocentrisme), mais qu'il est sorti du tableau, peut maintenant contempler celui-ci, en chacun de ses points, constate son absence de « beauté » et la lui donne : c'est là le nouvel anthropocentrisme.

Ce qui apparaît donc pour finir, c'est cet anthropocentrisme inouï du subjectivisme, qui vide l'univers de toutes ses valeurs, les attribue à l'homme et lui confère le pouvoir de les donner comme bon lui semble, à ce qu'il veut.

Aussi le subjectivisme, tel que tu l'as défini, est en son premier moment un nihilisme et s'achève en anthropocentrisme ou en égocentrisme. Il vide l'univers de toute valeur ; dans son premier moment, c'est donc un nihilisme ; mais il fait de l'homme le créateur de toute valeur, lui confère ce pouvoir, cette valeur absolue, ce pourquoi son nihilisme se transmue en un second temps en un anthropocentrisme, qu'on pourrait définir ainsi : « Rien n'a de valeur, sauf l'homme » ou même un égocentrisme (« Rien n'a de valeur, sauf moi »), si l'on soutient que c'est chaque individu qui donne de la valeur à ce qu'il veut.

Cette doctrine consiste en fait en l'articulation originale du nihilisme et de l'anthropocentrisme par la théorie de la création des valeurs. »

Le Subjectiviste

« Alors quoi ? Vas-tu revenir à l'ancien objectivisme des valeurs ? Un tel retour en arrière serait une régression, à mon sens... Tu en as toi-même montré les impasses, avec l'exemple de l'arbre. On aura beau l'analyser, le disséquer, on ne trouvera jamais quelque chose comme une valeur en lui-même. »

L'Axiologue

« Tout à fait, ce serait là s'engouffrer dans une nouvelle impasse.

Arrêtons-nous un instant et faisons le point. Car le labyrinthe où nous errons semble décidément infini... Les effets de miroir, chausse-trappes et autres illusions d'optique se multiplient sur notre route, et nulle part, nous ne voyons de repère qui nous permettrait de nous orienter.

Nous nous sommes demandés où pouvait se chercher la valeur d'une chose. Dans la chose elle-même, comme le prétend l'objectivisme, ou dans le sujet qui la lui conférerait, comme l'affirme le subjectivisme ? Ces deux propositions nous ont paru échouer toutes les deux. Autrement dit : l'objectivisme et le subjectivisme axiologique paraissent également impossibles, soit parce qu'on ne peut donner une valeur à l'objet, soit parce qu'on ne peut l'y trouver : ce sont deux impasses.

Alors que faire ? »

Le Moraliste

« Pour ma part, je commence à soupçonner que tu vas nous abandonner ici, et que tu n'es que l'un de ces sceptiques qui cherchent à détruire l'ordre établi, et la notion même de vérité. Je ne sais comment tu t'y es pris : ce matin encore, je prenais mon petit déjeuner, serein, confiant dans le monde qui m'entourait, les fins que je m'étais fixées. Mais ce monde rassurant a laissé place à un univers hostile, ou plutôt étranger, une sorte d'énigme dont je ne parviens pas à deviner le sens. »

L'Axiologue

« Tu parles du scepticisme comme s'il s'agissait là d'une dissolution de toute chose, et l'arrêt de la pensée. Mais le savais-tu ? Certains sceptiques considèrent qu'il serait dogmatique de soutenir l'idée que la vérité est inatteignable, car ce serait là prétendre détenir une vérité. Ils continuent donc à chercher la vérité : c'est le scepticisme « zététique ». En ce sens, nous en sommes de dignes représentants. Car depuis tout à l'heure, c'est ce que nous faisons.

Oui, cela fait des heures que nous errons dans ce dédale, et la fatigue commence à se faire sentir, ainsi que la peur de ne jamais revoir la lumière du jour, ou même la limpide clarté de la nuit.

Unissons nos dernières forces, dans un ultime effort, car j'entrevois une nouvelle piste ! »

Le Moraliste

« Nous t'écoutons... »

L'Axiologue

« Nous nous sommes laissés enfermer dans une alternative trop stricte. Nous avons procédé comme s'il n'y avait que deux solutions possibles au problème des valeurs : soit l'objet, soit le sujet.

Mais ne peut-on en imaginer une troisième ? Ne sommes-nous pas emprisonnés à tort dans ce dualisme sujet-objet ?

Peut-être n'est-ce ni dans l'objet ni dans le sujet qu'il faut chercher la valeur, mais dans leur rapport, et dans ce rapport particulier qui unit objet et sujet dans le domaine de la valeur : l'amour.

Serait-ce dans l'amour que se cacherait la clé de la détermination de la valeur d'une chose ?

Mais nous sommes alors invités à porter notre regard sur les liens mystérieux qui unissent l'amour et la valeur, ne croyez-vous pas ? »

L'Amoureux

« Fais donc, et je veux bien te donner la réplique sur ce point précis. Car j'ai eu la chance d'explorer les mille aspects de l'amour, d'en ressentir, dans ma chair, toute la complexité. Je sais l'extase qui suit une rencontre, l'espoir qui naît et l'angoisse de la distance ; je sais ce regard qui dit oui, et celui qui dit non, et l'infini qui sépare ces deux réponses ; je sais comment l'existence bascule en une seconde du noir le plus complet à la lumière la plus éclatante, avant de rebasculer en son contraire ; je sais lever les yeux vers celle qui nous contemple du haut d'un piédestal sur lequel on l'a nous-même placé, et qui n'a rien demandé ; je sais perdre le contact avec la réalité, et étreindre des chimères, et je sais au contraire me perdre dans la réalité la plus exquise. Je sais tout à la fois la caresse, et le coup de griffe, la présence saturée et l'absence grise et froide du manque. J'ai connu la trahison, la jalousie, l'ennui, le désamour, l'obsession, la traque, l'échec et la prise... Quelle expérience extraordinaire que de devenir braise ! Et, à force de temps, se refroidir en cendre, avant de rougeoier à nouveau. Mais être ainsi consumé, on ne peut le souffrir que deux ou trois fois dans une vie. Regarde mon âme aux mille cicatrices, déchirée, ébranlée par de tels bouleversements, qui la saisit toute entière, et plus avant, jusqu'aux moindres recoins du corps, et replis de la chair.

Oui, je crois être à même de te répondre, toi qui cherches à mieux appréhender la réalité de l'amour... »

L'Axiologie

« J'ai ma foi beaucoup de chance de t'avoir à mes côtés, et il n'y a pas en réalité de meilleur compagnon de route pour la recherche qui nous attend !

Armons-nous donc de tout notre courage, et explorons cette nouvelle voie...

Et nous en arrivons à la question la plus cruciale de toutes, le plus beau des problèmes métaphysiques : qu'est-ce que l'amour ?

On pourrait penser que l'amour est, fondamentalement, un sentiment qui naît entre deux esprits et vient les unir.

Or je voudrais soutenir l'idée que l'amour n'est pas qu'un sentiment, mais aussi quelque chose de tout à fait différent, et que d'autre part, il peut prendre pour objet toute chose, matérielle ou immatérielle, y compris des étants qui n'ont ni vie, ni esprit, comme des concepts abstraits.

Ainsi la nature, qui n'est pourtant pas une personne, peut être aimée ; elle l'est par le promeneur qui jette un regard émerveillé sur la forêt qu'il traverse, par l'écologiste qui s'engage pour la protéger, etc... De même, la musique peut être aimée, par l'enfant qui fait grincer un archet sur le violon qu'il tient d'une main malhabile, par le pianiste virtuose qui nous offre son interprétation d'un chef d'œuvre, ainsi que par son public, etc...

Rien n'est donc plus banal que ce phénomène : une infinité de choses semblent aimées par l'homme, y compris, comme nous l'avons déjà remarqué, ce qui est absurde ou immoral.

On peut de ce fait proposer cette idée : l'amour n'est pas une relation entre deux êtres humains, ou même deux esprits, mais entre un esprit et n'importe quel contenu de sens.

On assiste donc ici à une extension du domaine de l'amour, qui prend de ce fait un sens bien différent de ce que l'on entend par là habituellement.

A présent, intéressons-nous à ce qui constitue le cœur de cette relation... Et ce que l'on peut dire à première vue, c'est qu'il s'agit d'un sentiment de plaisir éprouvé à la pensée ou la proximité de l'aimé(e), n'est-ce pas ?

Mais pour moi, sous ce sentiment de plaisir, se dissimule quelque chose d'une toute autre nature.

L'amour est également une affirmation, un jugement, et même une thèse, qu'on pourrait résumer ainsi : « ceci, que j'aime, a une valeur ».

Dans la mesure où l'amour attribue une valeur à la chose aimée, il dit quelque chose de quelque chose, ce qui est la définition classique du jugement. Il postule une réalité (celle d'une valeur en l'être ou l'objet aimé), ce qui fait de lui un genre de théorie, de thèse. »

L'Amoureux

« Je dois t'arrêter là, car je ne te suis plus... Cela ne recoupe pas ce que j'ai pu vivre de mon côté.

En effet, j'aime beaucoup les tartes aux pommes, mais jamais je ne leur accorderais de valeur ! Il m'est également arrivé d'aimer être en compagnie de jeunes femmes à qui je n'accordais pas vraiment de valeur.

Deux exemples donc qui contredisent ta définition.

L'amour, une théorie ? Voici bien une idée de bibliothécaire... J'en ferais quelque chose de plus irrationnel, un sentiment aveugle, privé de signification, un chaos, qui serait uniquement l'expression de la force pure des pulsions ou du mouvement vital. Nul besoin de supposer en lui la présence d'un jugement de valeur, ce qui lui donnerait un caractère rationnel qui répugne à sa nature ! »

L'Axiologue

« En réalité, je nomme « désir » ce que tu appelles « amour » dans les deux cas précités.

Pour moi, l'amour se distingue du désir sur un point essentiel : il attribue une valeur à l'objet aimé, alors que dans le désir ne se retrouve rien de ce genre. Autrement dit : le désir n'attribue aucune valeur réelle à ce qui est désiré ; alors que l'amour est fondamentalement affirmation de la valeur de l'aimé.

Ainsi, je peux regarder avec des yeux luisants de convoitise cette tarte aux pommes : je la désire, mais je ne l'aime pas. Il serait absurde de prétendre que j'ai avec cette tarte une relation d'amour.

Pourquoi ? Parce que je ne lui attribue aucune valeur. Je ne lui attribue pas une place élevée dans la hiérarchie des êtres. En revanche, j'ai pour celle-ci le plus grand désir.

De même un homme peut désirer une femme sans avoir pour elle un quelconque amour (et vice-versa) ; il est attiré par elle (ou elle est attirée par lui) mais ne lui attribue aucune valeur. A l'inverse, on peut imaginer un homme aimant une femme, sans pour autant avoir pour elle le moindre désir.

Si cela est vrai, alors c'est par leur rapport à la valeur qu'amour et désir se distinguent. On pourrait dire que l'amour est objectiviste, et le désir subjectiviste.

Appelons « mépris » ce sentiment qui n'accorde aucune valeur à l'objet : en ce sens, il s'oppose à la fois à l'amour et à la haine, du fait que l'amour attribue une valeur positive à l'objet, la haine une valeur négative, alors que le mépris prive l'objet de toute valeur, qu'elle soit positive ou négative.

Alors, on peut le dire : le désir est compatible avec le mépris, et non pas l'amour.

Si l'on niait cela, c'est-à-dire si l'on soutenait que dire à l'aimé : « tu n'as aucune valeur » ou : « tu as une valeur négative » est de l'amour, nous demandons : quel nom donner alors au rapport à la chose qui lui dit : « tu as une grande valeur » ? et qu'est-ce alors que le mépris ? Que dit le méprisant au méprisé ?

L'amour contient pour sa part en lui-même nécessairement la notion de respect –celui de l'aimé. Par là je ne veux pas dire qu'il y ait deux concepts, amour et respect, qui sont nécessairement liés, mais qu'il n'y a là qu'une seule et même chose : l'amour, qui contient en lui-même la signification de ce que nous avons cru devoir donner à un autre concept –celui de respect : attribuer une grande valeur à l'aimé.

Résumons : d'après ce qui précède, il apparaît que l'amour n'est pas qu'un sentiment de plaisir subjectif pris à la pensée ou la proximité de l'aimé comme je l'ai tout d'abord suggéré.

L'amour nous apparaît maintenant à la fois comme un sentiment et comme une thèse ; ou plutôt, comme une thèse enfouie au cœur d'un sentiment. Or il me semble que cette seconde facette de l'amour a été ignorée, ou en tout cas a été l'objet de moins d'attention que son côté sentimental, tel qu'il a pu être étudié ou célébré par la psychanalyse, la religion, la poésie, la philosophie, etc.

La question se pose : découvririons-nous quelque chose de réellement intéressant si nous explorions cette seconde facette, c'est-à-dire ce que pourrions appeler « la face cachée de l'amour » ? »

L'Amoureux

« Et bien, lançons-nous dans cette entreprise, qui a l'air particulièrement exaltante ! »

L'Axiologie

« « Pour aimer, il faut attribuer une valeur ». Voici qui ressemble à une condition essentielle de l'amour, une condition pour que la notion même d'amour ait un sens. Une « loi de l'amour », non pas au sens du droit et de la justice, mais de ce qui découle nécessairement du sens d'une notion.

Et l'on a vu que lorsqu'on ne respecte pas cette condition, et que l'on n'attribue aucune valeur à l'objet, notre prétendu amour se transforme en mépris. C'est là un mépris déguisé, qui prend l'apparence de l'amour. Nous ne pouvons même plus revendiquer le titre d' « amant », lorsque nous violons cette condition. Nous croyons aimer, nous voulons aimer, mais notre prétendu amour n'est qu'un mépris déguisé.

Tu ne vois pas bien où je veux en venir ? Ce principe a pourtant des conséquences incalculables.

Tout d'abord, une interrogation apparaît : quelles peuvent être ces conditions essentielles de l'amour, et combien peut-il y en avoir ? Naît en nous l'envie de découvrir cette sorte de « Table des lois » de l'amour, dont la violation transforme notre amour en mépris déguisé.

Ensuite, l'amour devient un problème. Tant que l'amour n'était considéré que comme un simple sentiment de plaisir subjectif pris à la proximité ou la pensée de l'être aimé, il était facile pour nous de savoir si nous aimions tel ou tel être ou objet. J'ai du plaisir à contempler la nature et à m'y promener, j'aime la nature ; c'est aussi simple que cela.

Mais si l'amour est plus complexe qu'il n'y paraît, et comporte des conditions essentielles à respecter, une interrogation apparaît : est-ce que je ne viole pas l'une ou l'autre de ces « lois », sans même le savoir ? Dans ce cas, nous voulons aimer l'objet, mais nous n'y parvenons pas. Notre prétendu amour se dégrade en mépris.

L'amour devient un problème, parce que nous ne sommes pas sûr, tant que nous n'avons pas identifié chacune de ses conditions, que nous ne violons pas une de ces exigences impératives que l'amour, par sa signification même, porte en lui. De ce fait, il est possible que nous n'ayons jamais eu d'amour pour ce que pourtant nous croyions fondamentalement aimer.

En voici un nouvel exemple :

On considère parfois avec admiration ce genre de phrase que deux amants peuvent se lancer, dans un assaut d'éloquence : « je t'aime, sans savoir pourquoi ! ». Ou encore : « je t'aime, sans raisons ! ». Si l'on considère avec attention ces deux propositions, on s'apercevra bien vite qu'elles constituent en fait deux insultes, déguisées en compliments, c'est-à-dire sous-tendent un mépris, déguisé en amour. Elles reviennent en effet à dire à l'aimé(e) : « j'ai beau te regarder, je ne vois vraiment pas ce qui fait ta valeur ».

L'intention des deux amants n'est évidemment pas celle-ci : ils veulent s'aimer. Mais leur intention reste lettre morte, parce qu'ils violent une exigence qui procède de la signification même de l'amour.

On découvre là une seconde condition essentielle de l'amour : on doit parvenir à montrer en quoi ce que nous voulons aimer a une valeur.

Sinon cela donnerait lieu à un comportement lequel, s'il était explicité complètement, reviendrait à quelque chose du genre : « « je pense que tu as une valeur, mais il est tout à fait possible que je me trompe, et qu'en fait tu n'en aies absolument aucune, que tu sois en réalité méprisable. »

Or qu'a-t-on vu, tout à l'heure ? Que pour l'instant les valeurs n'étaient pas fondées, que nous n'avons pas encore trouvé le fondement des valeurs, et que nous ne parvenons pas de ce fait à montrer la valeur de ce que nous aimons ni la valeur négative de ce que nous détestons.

Il semble donc que tant que le problème des valeurs n'est pas résolu, qu'une axiologie ne s'est pas constituée en tant que telle, nos amours se révèlent être des genres de mépris déguisés, parce que notre rapport aux choses et aux êtres est de la forme : « je t'aime, sans savoir pourquoi », ou « je t'aime, sans raison ».

D'après ce qu'il apparaît, la possibilité humaine de l'amour reste à penser. »

L'Amoureux

« Ici, il me semble que tu t'éloignes trop de nous, et frise l'absurde. Car on voit, de fait, de magnifiques histoires d'amour, qui ont donné lieu à de belles légendes, rapportées dans les livres, les chansons ou les pièces de théâtre.

Il serait pour le moins présomptueux de nier cela. Qui es-tu pour t'arroger ce droit et élever le pouvoir dissolvant de la critique contre ce qu'il y a de plus tendre et délicat ? »

L'Axiologue

« En réalité, je ne nie pas l'existence des (grands) sentiments, mais celle de l'amour ; or l'amour n'est pas qu'un sentiment, ainsi que j'ai essayé de le montrer.

D'autre part je leur concède non pas qu'ils s'aiment, mais qu'ils « veulent s'aimer » ; ils mourraient pour s'aimer, mais ils ne parviennent pas à porter cet amour à son accomplissement.

Je ne fais donc là que reprendre une doctrine classique : l'amour est conçu comme un idéal, une exigence vers laquelle on a tendu indéfiniment sans jamais pouvoir l'atteindre. C'est la possibilité de la réalisation de cette tâche qui semblait infinie que je resoulève. »

L'Amoureux

« Entendu, pourtant, même avec ces précisions, je ne suis pas convaincu... Mais poursuis donc ! »

L'Axiologue

« De ce qui précède, il ressort qu'il nous faut, si l'on peut se permettre cette image, dresser la « table des lois de l'amour ». Tant que cette tâche n'est pas réalisée, nous courons le risque de voir nos amours se dégrader, sans que nous nous en rendions compte, en mépris déguisé.

Ce simple principe nous permet de redécouvrir sous un nouveau jour deux doctrines qui nous ont été présentées précédemment : l'éclectisme -tout a une valeur- et le subjectivisme – l'homme crée les valeurs- ».

L'Eclectique

« Parle donc, je serais curieux de savoir quel traitement tu réserves à cette doctrine qui a mes faveurs ; je crains le pire ! ».

L'Axiologue

« L'éclectisme s'affirme comme un mode authentique d'amour. En effet, il universalise l'amour, en ce que si tout a une valeur, alors la réaction logiquement nécessaire de l'homme doit être de devenir amant universel, dans un monde où tout est objet d'amour.

Il semble donc animé de cette remarquable ambition : être amour pur, amour porté à sa plus grande extension imaginable.

C'est précisément cette ambition qu'il nous faut à présent examiner tous ensemble : cet amour proclamé ne procède-t-il pas secrètement du mépris déguisé ?

En réalité cette doctrine me semble violer deux « lois » de l'amour.

En effet, s'il dit : « tout a une grande valeur », alors la conséquence nécessaire, c'est qu'il n'y a pas de choses supérieures à d'autres ; c'est que la chose aimée n'est pas supérieure à d'autres ; c'est qu'il n'y a pas de hiérarchie : tout a la même valeur. L'Eclectique, c'est donc celui qui dit à chacune des choses qu'il aime, sans le savoir : « je t'aime, mais tu es commun » ou encore : « je t'aime, mais il y en a des milliers comme toi ». Ce n'est pas un être aimant, mais un être méprisant.

D'autre part, aimer la justice exige, par définition, de détester l'injustice ; aimer la paix, c'est refuser la violence. C'est l'objet aimé lui-même, ici la justice ou la paix, qui nous le demande. L'Eclectique,

qui aime à la fois justice et injustice, qui se livre à une justification du mal, ne connaît donc même pas la nature de ce qu'il aime. Aussi il ne l'aime pas, puisqu'aimer quelque chose, c'est aimer ce que cette chose est, et il ne sait même pas ce qu'elle est ; tout amour lui est donc impossible. L'Eclectique est une sorte d'amant « sourd » ; il n'écoute pas ce qu'il aime, ce qui est un genre de mépris.

A présent, intéressons-nous au subjectivisme.

Le subjectivisme, en postulant que c'est l'homme qui donne aux choses leur valeur, pense proposer un concept parfait d'amour, en ce que c'est l'être aimant qui confère à l'aimé non seulement son amour, mais aussi sa valeur. L'amant ne peut faire un don plus total à l'aimé, ce pourquoi le vrai amour ne pourrait se penser que comme subjectivisme des valeurs.

Pourtant, si l'on essaie de formuler explicitement la nature du rapport que le subjectiviste a avec les choses, et principalement avec ce qu'il prétend aimer, cela donne quelque chose comme : « tu n'as aucune valeur en toi-même, tu as besoin de moi pour en avoir une, c'est moi qui te donne ta valeur ». Ou encore : « sans moi, tu n'aurais aucune valeur ». On voit quel « amour » peut s'édifier sur ces bases. Là encore, le subjectivisme n'est que mépris déguisé pour ce qu'il prétend aimer.

D'après ce qui précède, je pense donc que l'on peut conclure de la manière suivante...

Eclectisme et subjectivisme partagent donc ce problème fondamental : la faillite de leur projet initial lui-même, qui était de s'affirmer comme mode d'amour authentique. C'est cet échec qui me semble invalider définitivement ces doctrines, où en tout cas les réduire au nihilisme.

Si ces doctrines ne se sont pas aperçues de leur échec, cela vient probablement du fait qu'elles n'ont pas saisi qu'elles consistaient, en réalité, en une certaine théorie (erronée) sur la nature de l'amour. Autrement dit : se poser la question « le subjectivisme des valeurs est-il possible ? », c'est en fait se poser la question « l'amour n'est-il qu'un simple sentiment de plaisir subjectif ? ».

Tant que l'on répond par l'affirmative, et qu'on ne saisit pas que l'amour a également une face « cachée », c'est-à-dire qu'il implique une quantité de conditions, alors il y a de fortes chances pour que notre amour viole sans qu'on s'en aperçoive une de ces conditions, et que l'on sombre dans le nihilisme. »

L'Eclectique

« Je savais bien que le pire était à redouter... Pourtant, je pense que tu t'égaras dans tes raisonnements, car au sein de l'amour universel dans lequel je baigne, je ne ressens pas le mépris dont tu parles. »

Le Subjectiviste

« Arrivera-t-on de toute façon à une conclusion ? Car je ne sais où tu nous mènes encore. »

L'Axiologie

« Sois rassuré, moi aussi je l'ignore ! Car si je le savais, cela voudrait dire que mes arguments ne sont que rhétorique forgée après coup pour consolider une idée que j'avais déjà avant toute réflexion, autrement dit un préjugé. Mais le fait que la réflexion se déploie au fur et à mesure, sans que celui qui réfléchisse ne sache où cela le mène, voilà un beau gage d'impartialité, n'est-il pas vrai ?

Le moment est venu de revenir à notre question initiale, celle de la valeur.

Jusqu'ici, on a cherché en vain la solution du problème des valeurs soit dans l'objet, soit dans le sujet (objectivisme ou subjectivisme) ; que l'on essaie enfin de voir si on ne trouve pas cette solution dans leur rapport, c'est-à-dire dans l'amour.

On pourrait résumer ainsi cette nouvelle voie : si tu veux savoir ce qui est aimable, adresse-toi à l'amour lui-même.

Comment entendre cela ?

Nous avons commencé, souvenez-vous, par donner une définition provisoire de la valeur : avoir une valeur, ce serait être « digne d'amour », ou encore « occuper une place élevée dans la hiérarchie des êtres ».

Cette définition ne pouvait qu'être provisoire, car imparfaite. Son imperfection provenait du fait qu'elle utilisait des termes qui contenaient en eux-mêmes la notion qu'il fallait précisément définir : celle de valeur. En effet, la notion de valeur est impliquée dans celle de « dignité », et dans celle de « hiérarchie ».

C'est là une évidente pétition de principe, un cercle logique dans lequel il vaut mieux ne pas s'engager sous peine de ne pouvoir en ressortir, qui condamne cette définition, bien que celle-ci ait eu néanmoins le mérite d'éclaircir dans une certaine mesure ce que nous entendions par valeur.

D'autre part, la notion de dignité, dans l'expression « digne d'amour », relève du droit, puisqu'être digne d'amour revient à être de « plein droit objet d'amour ». Cela revient à faire du problème des valeurs la recherche de ce que l'on doit aimer, de droit, ou encore de ce qu'il nous est permis d'aimer.

Or j'ai, pour ma part, tout d'abord soutenu l'idée que le problème des valeurs n'était pas un problème moral, que la notion de valeur était irréductible à celle de devoir – donc, par là même, de droit. De plus, la notion de droit ou de devoir est ruineuse : où se trouve ce prétendu devoir ? Dans les nuages ? Se fonde-t-il sur la raison ? Sur Dieu ? Sur le consentement du plus grand nombre ? Que

répondre à celui qui dit : ce qui a une valeur, c'est désobéir à son devoir, à Dieu, à la raison, au plus grand nombre ?

On le voit : tant que l'on considère que le problème des valeurs relève du droit, ce fameux « droit dans les nuages », on est condamné non seulement à ne pas saisir le problème des valeurs dans sa spécificité propre, irréductible à la morale, mais à ne pas pouvoir y répondre.

Je voudrais donc proposer pour ma part une nouvelle définition de la valeur, qui évite soigneusement la notion de droit : avoir une valeur, c'est être aimable, c'est-à-dire « pouvoir » être aimé, de « fait ».

Cette définition n'utilise que le concept d'amour ; en fait, le concept –obscur- de valeur s'abîme entièrement dans celui –plus clair- d'amour et il n'est rien hors cela. Il peut même être abandonné et la question : « qu'est-ce qui a une grande valeur ? » être remplacée par la question « qu'est-ce qui est aimable ? ».

Or cette absorption du concept de valeur par celui d'amour doit nous donner un indice : l'amour ne serait-il pas la clé du problème des valeurs ? Puisqu'on cherche ce qui est aimable (ce qui peut être aimé), n'est-ce pas par une élucidation du concept d'amour qu'on le trouvera ?

Telle est l'idée que je vous propose de développer plus avant. »

L'Amoureux

« Quant à moi, j'en serais charmé ! Et le silence de ceux qui nous entourent vaut également approbation, j'en suis sûr... »

L'Axiologie

« Alors je continue...

Nous avons vu que parfois l'amour se transforme en mépris, sans même que l'on s'en doute. Cela vient de ce qu'on viole certaines conditions essentielles à l'amour, autrement dit, des « lois » de l'amour. Leur violation fait que notre rapport à la chose devient fondamentalement une insulte, donc un mépris.

Nous saurons donc qu'une chose qui viole une seule loi de l'amour n'est pas aimable. Pourquoi ? Car nous savons que la violation de ces lois nous fait entrer non pas dans l'amour, mais dans un mépris déguisé.

Or si nous ne pouvons accéder à une chose que par un ou plusieurs mépris déguisés, c'est qu'elle est méprisable, puisque nous ne pouvons, de fait, y accéder que par mépris, et qu'il n'y a aucun moyen

d'avoir un rapport d'amour avec elle. Ne pouvant être que méprisée, elle ne peut être aimée : elle n'est donc, tout simplement pas aimable, car on ne peut, de fait, littéralement, l'aimer.

Pour trouver la valeur d'une chose, c'est donc simple : il faut identifier toutes les lois de l'amour ; une fois cette « table des lois » dressée, il faut vérifier que l'objet examiné n'a pas une nature qui fait que dans notre rapport à celui-ci, on violera automatiquement une de ces lois ; s'il en viole une, il n'a pas de valeur, s'il n'en viole pas, il a une valeur.

Cette liste de lois n'ayant jamais été dressée, on n'a pas pu résoudre le problème des valeurs.

Quand on veut déterminer ce qui est mangeable, il faut d'abord savoir ce qu'est manger. C'est parce qu'on saura que manger, c'est apporter à son organisme des éléments nutritifs, qui permettent son bon fonctionnement, qu'on saura qu'est mangeable seulement ce qui rentre dans ces critères, et donc qu'est immangeable ce qui nuit à notre organisme.

On a donc déterminé ce qui est mangeable à partir de ce qu'est « manger » ; de même, on déterminera ce qui est aimable à partir de ce qu'est « aimer ».

C'est cela que j'entendais par cette formule : « si tu veux savoir ce qui est aimable, adresse-toi à l'amour lui-même ».

L'Amoureux

« C'est à la fois obscur et lumineux... Une sorte d'évidence qui se dissiperait dès lors que l'on croit la saisir... »

L'Axiologie

« C'est là le sort qui attend les idées trop abstraites : baigner dans un clair-obscur, demeurer dans les limbes. Je viens de proposer une méthode pour déterminer si quelque chose a une valeur, il faut à présent tâcher de l'appliquer, afin de tester sa résistance : tiendra-t-elle le choc dans sa confrontation au réel ? »

L'Amoureux

« Voyons en effet ce qu'il en est... »

L'Axiologie

« Ce que nous cherchons donc, ce sont de nouvelles lois de l'amour, qui nous permettraient de mieux saisir ce qui est aimable, et par là de déterminer ce qui a une valeur.

Intéressons-nous à nouveau à la notion de hiérarchie, que nous avons déjà rencontrée dans notre définition provisoire de la valeur.

Nous pouvons peut-être nous en servir pour définir, cette fois, l'amour. Il semble qu'en effet, aimer, ce soit poser qu'il existe une hiérarchie réelle dans laquelle ce que j'aime occupe un rang élevé. La négation de cette affirmation (par exemple par l'éclectique, qui nie toute hiérarchie) est en effet une insulte qui fonde le mépris, que nous avons résumée ainsi : « je t'aime, mais tu es commun ». L'amour implique, me semble-t-il, de distinguer l'objet aimé des autres, de le mettre sur un piédestal, de le placer à une « hauteur » que les autres n'ont pas.

De cela, nous pouvons tirer cette reformulation du problème des valeurs : « pour découvrir ce qui a une valeur, c'est-à-dire ce qui est aimable, il nous faut découvrir la hiérarchie réelle des êtres ».

Or pour parvenir à découvrir cette hiérarchie des valeurs, il nous faut d'abord comprendre comment fonctionne une hiérarchie, dégager les conditions essentielles qui la régissent, bref, déterminer ce qu'est une hiérarchie. Voilà la nouvelle question que nous allons donc nous poser : qu'est-ce qu'une hiérarchie ?

Dans toute hiérarchie, il y a quelque chose que l'on pose comme terme le plus haut, et autre chose qu'on pose comme terme le plus bas. De ce fait, la première des lois d'une hiérarchie est simplement : « Toute hiérarchie se déploie entre un fond et un sommet ». Comme nous recherchons la hiérarchie des valeurs, nous pouvons appeler « valeur suprême » le terme le plus haut de celle-ci, et « valeur dernière » son terme le plus bas.

Nous pouvons alors remarquer quelque chose : ceux qui placent le plaisir, par exemple, au sommet de leur hiérarchie des valeurs, aimeront les autres choses d'après leur rapport intime au plaisir : plus une chose aura d'affinité avec le plaisir, plus elle sera « aimée ». Et moins elle aura de rapport avec le plaisir, ou même sera l'ennemi du plaisir, alors plus elle sera détestée et sera placée bas dans la hiérarchie.

Si l'on avait posé comme ce qui a le plus de valeur autre chose, par exemple le savoir, la hiérarchie aurait été totalement différente. Gageons, pour illustrer ceci, que dans la première hiérarchie, celle dont la valeur suprême est le plaisir, un bon plat serait placé plus haut qu'un cours de mathématique. Dans la seconde hiérarchie, ce serait l'inverse.

On peut donc en déduire ceci : « la place de tous les termes de la hiérarchie dans celle-ci dérive de la nature de son terme le plus haut » et, en ce qui concerne la hiérarchie des valeurs : « plus une chose a d'affinités avec la valeur suprême, plus elle est aimée (donc placée haut dans la hiérarchie), plus elle en est éloignée, moins elle l'est ». L'amour consiste donc à aimer une chose et les choses qui ont une affinité avec elle.

De cela, on peut déduire une seconde loi. Car ce qui est le plus éloigné d'un terme est son contraire ; de ce fait, on peut déduire que « la valeur suprême et la valeur dernière seront toujours des contraires ».

Ainsi par exemple, celui pour lequel la chose qui a le plus de valeur est le bien moral ne détestera rien plus que le mal, celui pour qui la chose la plus grande est la vie, trouvera que la chose la plus haïssable est son contraire, c'est-à-dire la mort, etc. (sinon leur amour ne sera qu'un mépris déguisé). »

L'Amoureux

« En es-tu sûr ? Car il me semble à moi qu'on trouve, de fait, des personnes qui aiment des choses contraires, par exemple des gens qui aiment la vie et qui voient pourtant venir la mort avec sérénité. »

L'Axiologue

« La question est : est-ce là réellement de l'amour ? Je te concède qu'il y a bien là un sentiment de plaisir subjectif (pris à la vie, pour reprendre notre exemple), mais pas nécessairement de l'amour.

D'autre part, il faut examiner réellement ce que prétend « l'amant » en question. Celui qui prétend aimer à la fois la vie et la mort ne le fait peut-être que parce qu'il ne les oppose pas, mais intègre la mort dans le cycle naturel de la vie. Si la mort est incluse dans la vie, alors nous ne sommes pas ici en présence d'un prétendu amour qui aimerait à la fois une chose et son contraire.

On voit donc que nous pouvons bel et bien soutenir que la hiérarchie des valeurs se déploie entre deux contraires. »

Le Relativiste

« Peut-être oublies-tu qu'il y a des choses qui ne sont ni aimables, ni détestables ; ces choses-là semblent donc échapper à une hiérarchie : on ne peut donc plus dire qu'il existe une hiérarchie universelle, dans lesquelles « toutes » les choses viendraient s'inscrire, comme tu le prétends ».

L'Axiologue

« Je pense que cela montre précisément le contraire : si une hiérarchie est un mouvement du plus détestable vers le plus aimable. Il faut nécessairement que ce mouvement passe par un « point zéro », où les choses ne soient ni aimables, ni détestables. C'est-à-dire : il faut nécessairement, pour qu'il

Il y a une hiérarchie universelle, que l'on trouve des choses qui ne soient ni aimables, ni détestables. Sinon, toute hiérarchie serait incompréhensible, passant du plus au moins sans passer par un « point zéro ».

Ces choses neutres, loin donc de révéler l'absence d'une hiérarchie universelle, confortent son existence. Aussi peut-on dire : c'est justement parce qu'il y a des choses sans valeur qu'il en existe de valeur, qu'il existe une hiérarchie.

Ce qui nous apparaît à présent, c'est que si nous trouvons quel est le sommet de la hiérarchie des valeurs, c'est-à-dire la valeur suprême, nous trouverons du même coup toutes les choses aimables, puisque ce seront celles qui auront une affinité avec celle-ci.

Cela nous fera gagner un temps précieux, car s'il avait fallu chercher la valeur de toutes les choses, nous aurions dû étudier toutes les choses. Mais ici nous n'aurons qu'à trouver une seule chose, la valeur suprême, pour du même coup trouver la valeur de toutes les autres, valeurs qui se déduiront de leur affinité ou non avec elle.

Trouver ce qu'est l'amour, c'est trouver la valeur suprême. Trouver la valeur suprême, c'est trouver toutes les choses aimables. Voilà, à ce qu'il me semble, la solution chronologique du problème des valeurs.

Maintenant, cette simple loi « toute hiérarchie se déploie entre deux contraires » nous permet de faire un pas remarquable ! On a en effet découvert là l'un des caractères nécessaires de la valeur suprême : elle doit avoir un contraire. Nous sommes donc à présent en mesure d'éliminer une foule de prétendants -tous ceux qui n'ont pas de contraire- au titre de valeur suprême. Nier cela serait violer une loi de l'amour, et rentrer dans un mépris déguisé.

Les individus n'ont pas de contraire, seuls les genres en ont un. Par exemple toi, tu n'en as pas, ni toi ni moi ; ni les animaux, ni cet arbre, etc. Autant de choses qui ne pourront donc être la valeur suprême. En revanche, la vie, la bonté, la raison ont un contraire : elles sont donc des candidats potentiels.

Nous avons donc bien restreint par élimination le champ des valeurs suprêmes possibles. Seuls pourront prétendre à ce titre les genres ; et l'on peut donc se concentrer uniquement sur un petit nombre de choses, ce qui facilite la recherche.

Grâce à cette simple loi, nous avons invalidé un nombre important de théories que notre suspension des jugements de valeurs avait jusque-là épargnées : à vrai dire, toutes celles qui affirment la valeur suprême d'un individu.

Ainsi par exemple l'égoïsme ou l'égocentrisme (l'idée que ce qui a le plus de valeur, c'est Moi), peuvent être rejetées, parce qu'elles attribuent la plus grande valeur à un individu.

Certes le Moi a un contraire, Autrui. Mais il s'agit là du Moi comme genre, comme concept, et non de tel ou tel moi déterminé. Or ce que l'égoïste prétend, c'est que c'est son moi concret et déterminé qui a une valeur, non pas le Moi en général. Or ce moi individuel, chéri par l'égoïste, n'a pas de contraire : Pierre n'a pas pour contraire Jean, il est simplement différent de lui.

Cela ne signifie pas que le « moi » n'a aucune valeur, et est méprisable ; cela signifie qu'il n'a pas de valeur par lui-même mais peut en acquérir une indirectement, s'il a une affinité quelconque avec la valeur suprême. Par exemple, supposons que l'on découvre que la morale a une valeur par elle-même, alors j'aurai une valeur si j'agis moralement.

Nous allons donc chercher la valeur suprême dans un genre, plutôt que dans un individu, ce qui va faciliter notre recherche. Si en effet nous avons à chercher la valeur de toutes les choses individuelles, notre recherche ne connaîtrait pas de fin. Mais pour trouver rapidement la valeur de l'individu, nous chercherons la valeur du genre ; et nous utiliserons constamment ce principe d'économie. »

L'Amoureux

« Donne nous un second exemple de loi de l'amour. »

L'Axiologue

« Pour moi, le principe d'universalisation est une autre de ces conditions essentielles. Je le résumerais ainsi : il faut que notre rapport à l'objet puisse être universalisé pour qu'il puisse s'agir d'amour.

Prenons un exemple : aimer la justice, ce serait non pas vouloir que celle-ci soit appliquée dans son propre pays, mais dans tout système politique existant en général. Aimer la nature, ce serait non pas vouloir que celle-ci soit respectée (d'un point de vue écologique) dans tel ou tel pays, mais qu'elle le soit dans tout pays. Aimer le néant, ce serait vouloir qu'« il n'y ait plus que néant ».

Supposons que notre élan vers l'objet aimé ne porte pas en lui ce principe d'universalisation, alors il nous faudrait dire que notre rapport à l'objet n'est pas de l'amour, mais bel et un mépris déguisé.

Le principe d'universalisation, dans sa formulation exhaustive, sera : « si l'on ne peut avoir de rapport à l'objet que par un élan dont la maxime ne peut être universalisée, alors celui-ci n'est pas aimable, et n'a donc aucune valeur ».

On va donc de la même manière, pouvoir s'appuyer sur ce principe pour rejeter quatre candidats au titre de valeur suprême : le luxe, l'amour, l'art, le mal.

Je me propose de les examiner tour à tour pour voir comment ce seul principe parvient à les disqualifier. »

L'Amoureux

« Fais donc, nous t'écoutons ! »

L'Axiologie

« Le principe d'universalisation permet tout d'abord de rejeter les doctrines axiologiques fondées sur ce qu'on pourrait appeler le « principe de collection » ; par là je veux parler des doctrines qui fondent la valeur de leur objet sur le fait que celui-ci ne soit pas universalisable.

On peut voir cela en particulier dans l'univers du luxe.

L'homme fasciné par la richesse peut simplement souhaiter jouir des plaisirs que procurent les innombrables objets qui peuplent et encombrant l'univers du luxe. Ce n'est alors qu'un simple hédonisme, qui accorde une valeur non pas à ces objets, mais au plaisir lui-même que ces objets permettent de procurer. Cet hédonisme classique n'est pas la doctrine qui nous intéresse ici. Ce que je voudrais examiner, c'est l'« amant du luxe », celui qui aime le luxe pour lui-même, ces objets pour eux-mêmes, le diamant pour lui-même : le matérialisme des valeurs.

Ce qui se trouve au fondement du matérialisme, c'est le « principe de collection », qui consiste en une certaine théorie sur les valeurs, que l'on pourrait résumer ainsi : « ta valeur, c'est ta rareté ». Tel est le principe qui pousse aussi les philatélistes à collectionner les timbres, et de manière générale les collectionneurs à rechercher pendant de longues années tel ou tel objet dont on peine souvent à comprendre l'intérêt.

L'amant du luxe n'aime pas le caviar pour lui-même. Il aime le caviar parce que c'est un luxe, que peu de gens peuvent se payer. Plus le produit sera rare (venant de telle ou telle région, de tel ou tel fleuve), plus il sera prisé. Si tout le monde venait à manger du caviar, le matérialiste fixerait son « amour » sur un autre objet, et repousserait avec mépris ce dont il était auparavant « entiché ». De même, si tout le monde avait une voiture de course, ces bolides seraient considérés comme « vulgaires » ou « communs » par le matérialiste et ses suffrages se tourneraient alors vers autre chose, d'autres moyens de locomotion, plus rapides et très rares.

On voit ainsi que le prétendu amour du matérialiste n'en est pas, mais consiste plutôt en un genre de mépris déguisé qu'on pourrait résumer ainsi : « je t'aime parce que tu es rare » ou « je t'aime, parce que tu es peu » et « plus tu seras peu, plus je t'aimerai ». Son prétendu amour ressemble à celui que présenterait un être épris de justice, mais qui ne souhaiterait l'instauration de la justice que dans son pays, sa région, son village.

L'exemple le plus significatif du matérialisme est probablement celui de l'avare, c'est-à-dire l'être qui prétend aimer l'argent pour lui-même (tout autre ne considérant l'argent que comme un moyen pour autre chose). Ce qui fonde la valeur de l'argent, c'est qu'il est un métal rare (sinon on aurait choisi des brins d'herbe comme pièce de monnaie !). Ce qui fonde sa valeur, c'est donc le fait qu'il ne soit pas universalisable.

De cette description rapide, on peut peut-être se permettre de conclure : le matérialisme axiologique (ou amour du luxe) est un genre de mépris, et comme les objets du luxe, lorsqu'ils sont visés pour eux-mêmes, ne sont accessibles que par un genre de mépris, on peut déduire qu'ils n'ont aucune valeur par eux-mêmes, parce qu'il n'y a en réalité aucune manière possible de les aimer. En revanche, ils constituent, de fait, un objet de désir.

Tous les objets visés sur un mode reposant sur le « principe de collection » me semblent ainsi être privés de toute valeur propre (en revanche, encore une fois, ils peuvent avoir une valeur dérivée, s'ils ont une quelconque affinité avec ce qui serait la valeur suprême, s'il en est une).

L'Amoureux

« Et que dire de l'amour alors ? »

L'Axiologue

« Le moment est venu en effet de nous consacrer à ce second candidat au titre de valeur suprême, séduisant à bien des égards : l'amour.

Là encore, le principe d'universalisation nous semble invalider une telle doctrine.

On entend parfois dire que la valeur suprême serait l'amour, la plus basse le contraire de l'amour, c'est-à-dire la haine. Une telle idée reviendrait à dire : je n'aime finalement pas la chose, mais l'amour lui-même des choses.

Mais universalisé, notre amour pour l'amour nous amènerait à nous dépouiller de toute pensée négative pour quelque contenu de sens que ce soit. Il s'agirait de tout aimer, y compris le mal, la violence, le néant, et finalement, la haine elle-même, principe opposé à celui que l'on prétend aimer, et à laquelle on accordait pourtant au départ la valeur la plus basse. Si l'on accordait alors une valeur à la haine, au mal, et finalement, à tout ce qui s'oppose à l'amour, on retomberait alors dans un Eclectisme classique, dont nous avons déjà montré qu'il ne s'agissait pas d'un réel mode d'amour.

On le voit : l'amour lui-même ne peut être la valeur suprême, parce que l'universalisation de notre rapport à celui-ci nous plonge dans des contradictions qui fondent son impossibilité. »

Le Critique

« Pour ma part, j'entends ce que tu dis, mais il me semble que nous nageons en plein rêve. Tu avais évoqué l'art également ? ».

L'Axiologie

« L'art peut-il être déclaré valeur suprême, comme on a pu quelquefois le soutenir ?

La difficulté surgit de ce qu'on a du mal à répondre à la question : qu'est-ce que l'art ?

Est-il possible de trouver un point commun entre la peinture, la sculpture, la poésie..., qui serait l'art ?

Si en fait aucun lien n'existait entre ces différents genres d'art, alors il faudrait non seulement abandonner tout effort de détermination de la valeur de l'art, mais aussi ne plus employer ce terme, mais parler de musique, de peinture..., seuls concepts ayant réellement un sens.

D'un autre côté, il semble au contraire que tout puisse être dit artistique, y compris des situations de guerre... certains artistes de notre époque s'amuse malicieusement à montrer le caractère indéfini de ce concept.

Voici donc une notion qui nous échappe, au moment même où nous croyons la saisir.

Mais voilà un point de départ qui semble assuré : l'art est une recherche, la plus précieuse de toutes probablement, celle de la beauté, partout où elle peut se rencontrer, qu'il s'agisse d'une toile blanche, de la matière inerte et passive, de l'évanescence des sonorités, des mille possibilités du langage, ou tout autre moyen à disposition de l'artiste. Cette définition minimale paraît recevable, n'est-il pas ?

Pourtant, examinons cela de plus près...

Cette question exige que l'on se penche sur notre regard, sur notre façon de regarder la réalité, comme si elle pouvait contenir quelque chose comme du beau et du laid. Notre regard « redouble » en quelque sorte la réalité en ce que nous dissociions communément un objet d'avec sa beauté.

Par exemple, nous dissociions le lion de sa beauté, comme s'il y avait là deux réalités. Nous nous autorisons des phrases comme « ce n'est pas le lion que j'aime, c'est sa beauté ». Mais il nous faut comprendre que le lion n'est peut-être autre chose que sa beauté, c'est-à-dire : le lion n'est autre chose que ces courbes sinueuses et puissantes, l'exubérance de cette crinière, ce regard froid et tranquille. Ce n'est donc pas qu'on prend plaisir à la beauté du lion, c'est qu'on prend plaisir « au lion lui-même », ou une partie du lion. Il n'y a donc pas à dire « la beauté d'un objet me plaît », il y a à dire « tel ou tel objet me plaît ».

Le beau de ce fait semble apparaître comme une redondance inutile. Ne peut-on dire ceci : il n'y a pas de « beau », il n'y a que des objets que nous aimons ou n'aimons pas ?

Comme souvent nous n'aimons pas l'objet en entier (le lion dans la totalité de ses caractères) mais seulement un aspect du lion, (sa puissance, sa crinière...) nous croyons pouvoir conclure que ce n'est pas le lion mais sa beauté que nous aimons. Mais en fait, c'est une partie du lion, un élément

signifiant en celui-ci, que nous aimons, et non quelque chose en lui qui aurait une toute autre réalité ontologique que celui-ci, et qui serait sa « beauté ».

Ce qui se passerait donc dans l'expérience d'une œuvre d'art, c'est un certain rapport à la chose elle-même, et non à sa beauté. La question se pose : quelle est la nature exacte de ce rapport ? Que signifie : la chose nous « plaît » ? C'est, je pense, trouver que la chose, ou quelque chose en elle, a une valeur.

Voici donc l'idée que je propose : c'est par la notion de valeur, et non celle de beauté, qu'il nous faut penser l'art.

Pour moi, la beauté est une notion vide, qui n'a pas de sens en elle-même, et qui peut se réduire entièrement à celle de valeur.

Mais alors, que devient le plaisir esthétique pris à la beauté d'une chose, s'il n'y a pas en réalité de beauté ? Comment expliquer que je prenne du plaisir à la contemplation d'une œuvre ? Quel est ce plaisir ?

Voyons : lorsque nous rencontrons quelque chose qui pour nous a une grande valeur, nous éprouvons du plaisir, n'est-ce pas ? Mais comment appeler ce type de plaisir, sinon un plaisir axiologique ?

L'existence et la nature d'un tel sentiment me paraît tomber sous le sens : lorsque je pense que quelque chose (par exemple la nature), a une grande valeur, est digne d'amour, alors quand j'aurai un rapport –quel qu'il soit- à cette chose (par exemple, une marche dans la nature), je ressentirai un vif plaisir.

Ce que je soutiens donc, c'est que le soi-disant plaisir esthétique n'est en fin de compte qu'un plaisir axiologique causé non par la beauté, mais par la valeur de la chose.

Qu'est-ce qui se passe alors réellement dans la contemplation d'une œuvre ?

Dans l'œuvre, le spectateur reconnaît une infinité de choses : une époque, un style, un thème, l'emploi de tel ou tel matériau, telle ou telle technique d'exécution, des sentiments : la joie, le mystère, etc.

Chacune de ces choses est susceptible d'avoir pour lui une valeur. Si c'est le cas, il éprouve un grand plaisir à contempler l'œuvre qui lui présente de telles choses, sinon il lui reste indifférent.

Cette simple idée permet de résoudre plusieurs énigmes...

Pourquoi ne puis-je plus supporter un morceau que j'adorais il y a encore quelques mois ? Comme mes jugements de valeur évoluent avec le temps, il se peut qu'une œuvre d'art me plaise à une certaine époque, mais plus du tout quelques années plus tard : c'est là une expérience très banale.

D'où vient le désaccord entre critiques à propos d'une même œuvre ?

Ce n'est pas que l'un a repéré en elle une qualité mystérieuse, la beauté, qui n'apparaîtrait pas, pour

une raison tout aussi mystérieuse, à l'autre. Ce désaccord ne vient pas de ce que le beau serait « subjectif », expression qui n'a pas de sens, mais de ce phénomène banal : une divergence à propos de ce qui a une valeur et ce qui n'en a pas. C'est donc le désaccord axiologique entre les hommes sur ce qui a une valeur, et non le désaccord esthétique sur ce qui est beau qui est à l'origine des conflits des critiques.

Enfin, comment savoir, au-delà de notre subjectivité, si une œuvre est objectivement belle ? L'hypothèse d'une beauté objective n'a pas plus de sens. La vraie question est : « les contenus de sens que l'on rencontre dans cette œuvre (la joie, la couleur rouge, etc...) ont-ils une réelle valeur ? » ; on rencontre au moins là une question qui ait réellement un sens.

Il n'y a pas en réalité de sphère esthétique, puisqu'il n'y a pas de beauté. Mais l'art, loin d'en subir une quelconque diminution d'être, trouve peut-être sa plénitude en ce qu'il trouve enfin ce qui constitue son sol véritable.

L'œuvre d'art apparaît maintenant comme « chose susceptible de présenter des contenus de sens ayant une grande valeur ».

Les musées sont des « lieux où peuvent se vivre des expériences de valeur », qui ne pourraient se jouer dans le monde « réel », ce pourquoi l'art a une légitimité, comme procurant un effet qu'il est seul à pouvoir procurer.

Résumons : toute œuvre d'art nous présente une expérience de valeur, souvent inédite, singulière ou déconcertante, qui ne pourrait se vivre ailleurs ; et c'est cela qui la constitue en tant que telle.

Nous en revenons maintenant à notre question première : l'art peut-il être considéré comme la valeur suprême ?

Ici encore, il me semble que le principe d'universalisation peut nous aider à répondre à cette question.

D'après ce que l'on a vu, l'Art présente donc toujours au spectateur quelque chose que l'artiste considère avoir une valeur. Toute œuvre pose implicitement qu'il y a un intérêt, donc une valeur, à ce qu'elle représente (cela peut être le contenu du tableau, ou la forme sous laquelle ce contenu, pour lui-même méprisé, est représenté, ou encore autre chose) : elle le célèbre donc.

Cette définition de l'art comme « célébration » est peu dogmatique, car elle repose uniquement sur le geste le plus simple et le plus essentiel à l'art ; le simple geste de prendre un pinceau (ou un burin, ou le premier objet d'une « installation » etc...). Ce simple geste révèle qu'on attribue une valeur à ce à quoi il va servir, sinon on ne le ferait pas.

Si l'on objecte qu'il y a des artistes qui dénoncent en leurs œuvres, plutôt que célébrer, on peut répondre à cela que dénoncer quelque chose revient à célébrer son contraire : une œuvre d'art qui s'attaque à la tyrannie célèbre implicitement la liberté.

Cette définition de l'art comme célébration, comme « affirmation de valeur », pose alors une détermination essentielle de celui-ci : l'art est un mode spécifique d'amour. Plus précisément : l'art est ce genre d'amour qui engendre techniquement l'aimé, qui le réalise, qui lui donne vie, lui confère l'existence.

Or ce que l'on vient de voir précédemment, c'est que l'amour ne pouvait être la valeur suprême. Si l'art est mode d'amour, il ne peut non plus requérir pour lui-même ce caractère axiologique.

C'est donc encore ailleurs qu'il nous faudra chercher la valeur suprême, s'il en existe une. »

Le Moraliste

« Et que penser du Mal, alors ? Je tremble à l'idée des conclusions auxquelles tu peux nous mener ! »

L'Axiologue

« Et bien, ne crois-tu pas que notre nouvelle définition de la valeur nous permet maintenant de reformuler le problème du fondement de la morale ?

On comprend à présent qu'il revient à ceci : « le mal peut-il être aimé ? » ou dans sa version exhaustive : « peut-on viser le mal sur un mode qui soit celui de l'amour authentique, ou ne peut-on avoir de rapport au mal que par un genre de mépris déguisé ? ».

Le principe d'universalisation, ici encore, me semble pouvoir être utilisé pour répondre à cette question.

La difficulté est que l'amour du mal procède de plusieurs motifs contradictoires.

On peut tout d'abord faire le mal par égoïsme, parce que l'on considère que ce que peuvent vivre les autres n'a aucune espèce d'importance par rapport à ce qui a vraiment une valeur : soi-même. Nous avons déjà vu que l'égoïsme était un échec, et que le Moi ne pouvait être la valeur suprême, ce qui suffit à invalider cette position.

Mais on peut également faire le mal pour le mal, c'est-à-dire non pas par amour du moi, mais par amour du mal lui-même, c'est-à-dire, en tant que cruauté, amour du malheur et de la souffrance d'autrui.

Il s'agit là d'une deuxième forme de mal : le mal radical, une nouvelle théorie des valeurs qu'il faut considérer pour elle-même.

Ce que je soutiens, c'est qu'il ne peut y avoir de rapport d'amour avec le mal, car un tel amour ne peut être universalisé : le mal n'est pas aimable, et n'a donc pas de valeur.

En effet cet amour du mal est celui du « mal pour autrui », c'est-à-dire que l'immoraliste ne voudrait surtout pas qu'on lui applique les mêmes traitements que ceux qu'il projette sur autrui. Il ne voudrait surtout pas que le mal soit universalisé, c'est-à-dire que la société soit fondée sur les principes qui sous-tendent ses actions, et que l'on puisse impunément le voler, le faire souffrir, le tuer.

Il ne le voudrait pas, par définition, puisque s'il accorde une valeur à son plaisir (celui pris à la souffrance d'autrui), c'est qu'il en accorde une également à son existence, et que tout ce qui peut venir contrarier ce plaisir et cette chère existence (par exemple, le mal qu'on pourrait lui faire) n'a pas de valeur pour lui.

L'homme cruel prend plaisir à la souffrance d'autrui, non à sa propre souffrance. Ce qu'il apprécie donc, c'est tout d'abord le plaisir, non la souffrance elle-même, qui n'est qu'un moyen pour celui-ci, et non quelque chose qui serait aimée en et pour elle-même. Ensuite, il apprécie non pas la souffrance elle-même, mais la souffrance d'autrui, une souffrance pour laquelle il perdrait tout amour si elle était universalisée.

On voit alors que le prétendu amour de l'immoraliste, l'amour du mal pour le mal, n'est qu'un mépris déguisé pour celui-ci. Une nouvelle fois, le mal ne peut représenter la valeur suprême.

Mais le Mal sait prendre d'autres formes : cela fait partie de ses ruses, et c'est cela qui fait qu'il est si difficile à combattre.

On peut en effet imaginer un troisième genre de Mal qui admette l'universalisation des comportements immoraux, souhaite que la société bascule dans la violence, le chaos, la guerre, et que finalement l'humanité soit portée à l'anéantissement total.

On bascule alors dans une nouvelle théorie, un nouveau rapport au mal, qu'il s'agit de penser pour lui-même.

Il me semble que cette troisième forme peut se décomposer comme suit :

Rien n'a de valeur,

Donc la seule chose qui a une valeur, c'est l'anéantissement de tout (de ce tout sans valeur)

Donc détruisons tout

On voit que cette doctrine axiologique repose en son premier moment sur un nihilisme authentique, tel du moins que nous l'avons défini.

Néanmoins, en son deuxième moment, le mal se distingue du nihilisme en ce qu'il accorde une valeur à une seule chose : l'anéantissement de ce tout sans valeur. Pour l'homme du mal radical, cette seconde proposition paraît se déduire naturellement de la première, alors que pour le nihiliste authentique, ce serait une pure et simple contradiction (d'accorder une valeur à une action, l'anéantissement, alors qu'on vient d'affirmer que rien n'a de valeur).

Le troisième moment de cette doctrine en déduit un impératif pratique : la destruction de toute chose.

On le voit, ce troisième genre de mal repose ultimement, sur le nihilisme, tout en s'en distinguant radicalement dans sa conclusion (ce en quoi le mal est bel et bien une position axiologique consistante, irréductible à toute autre, y compris au nihilisme).

On remarque alors que le mal, en tant que doctrine, se déploie à partir de doctrines axiologiques antérieures qui constituent pour lui comme une sorte de « fond » : l'égoïsme, la cruauté, le nihilisme.

Dans cette tripartition des genres de mal, il faut noter la singularité du dernier, celui qui repose sur le nihilisme.

En effet, pour saisir la légitimité ou l'illégitimité de celui-ci, il nous faut examiner le nihilisme lui-même. Si le nihiliste a raison, et que rien n'a de valeur, alors cela pourrait faire droit au mal radical, qui fait fond sur le nihilisme.

Pour fonder définitivement la morale, on voit donc qu'il est nécessaire de prouver, contre le nihilisme, que quelque chose en ce monde a bel et bien une valeur, et que de ce fait l'anéantissement de tout et tous n'a pas de valeur.

Voici donc où nous en sommes : nous cherchions à fonder la morale, en montrant que le Mal ne pouvait être aimé.

Nous avons mené à bien cette tâche délicate, semble-t-il, avec les deux premières formes que celui-ci peut prendre. Mais une troisième forme nous a mené à un ennemi encore plus redoutable : le Nihiliste. C'est à celui-ci qu'il faut maintenant faire face, en essayant de montrer qu'il existe bel et bien quelque chose, contrairement à ce qu'il affirme, qui ait une valeur.

Il reste pour fonder la morale, à s'attaquer au nihilisme lui-même.

Je crois que le moment est venu de récapituler où nous en sommes.

Nous venons de voir comment cette méthode permet à l'enquête axiologique de se déployer : l'exploration de l'amour nous a montré que celui-ci contenait, comme une condition essentielle, la notion de hiérarchie.

Dans cette dernière à son tour se logeaient plusieurs « lois », comme « le principe des contraires » et « le principe d'universalisation » qui nous ont permis de saisir certains aspects de l'objet de notre quête : la valeur suprême.

On comprend alors peut-être mieux le sens de cette formule : « si tu veux savoir ce qui est aimable, demande-le à l'amour lui-même ». C'est en effet en explorant l'amour qu'il nous a semblé que l'on pouvait découvrir que sont lovées en lui les valeurs, et cela vient de ce qu'on s'aperçoit qu'avoir une valeur, ce n'est rien d'autre qu'être aimable.

On peut s'apercevoir qu'une simple condition essentielle de l'amour suffit à invalider des positions axiologiques qui semblaient jusque-là inébranlables, comme l'égoïsme. On peut alors imaginer que si nous parvenions à mettre au jour la totalité des « lois de l'amour », alors la détermination de ce qui est aimable serait si précise qu'elle parviendrait par elle-même à indiquer la nature de la valeur suprême. En fait, nous pouvons également imaginer plusieurs autres possibilités. La question se pose : à quel résultat peut parvenir l'enquête axiologique ?

La réponse à cette question est difficile : il s'agit en effet de résoudre le problème des valeurs, d'en donner la solution. »

L'Amoureux

« Mais nous aimerions que tu nous résolves ce problème devant nous ! »

L'Axiologie

« Hélas, cette tâche dépasse certainement mes propres forces...

Néanmoins, nous pouvons pronostiquer que la méthode telle que nous l'avons élaborée peut amener à trois solutions différentes du problème des valeurs ; je n'arrive pas pour ma part à en imaginer d'autres.

Progressivement, la découverte éventuelle de nouvelles « lois de l'amour » amènera à écarter certaines choses, comme ne pouvant constituer la valeur suprême. Si nous parvenons à découvrir la totalité de ces lois, alors l'ensemble inconnu X des choses restantes, qui ne violent aucune de ces lois, sera la valeur suprême.

Trois hypothèses peuvent être alors envisagées. Tout d'abord les lois de l'amour peuvent être si nombreuses et si exigeantes qu'aucun contenu de sens ne peut de par sa nature les respecter toutes, et que de ce fait toute chose aura été éliminée. En ce cas, rien ne pourra être dit aimable, et le nihilisme sera fondé.

Ensuite, il se peut au contraire qu'il n'y ait que peu de lois, peu exigeantes. En ce cas, il est possible qu'un grand nombre de choses soit aimable, et le pluralisme des valeurs sera fondé.

Enfin, il se peut qu'un seul contenu de sens ne viole aucune des lois de l'amour, et en ce cas, il n'y aura qu'une valeur suprême ; le monisme axiologique sera fondé. Par là nous ne voulons pas dire qu'une seule chose aura de la valeur ; mais que les autres choses ne seront susceptibles d'avoir une valeur qu'indirectement, par leurs affinités éventuelles ou leur participation avec la valeur suprême.

De ce fait, il apparaît quelque chose de fondamental : cette théorisation de l'amour ne rejette -ou ne privilégie- a priori aucune doctrine axiologique : ni le monisme, ni le pluralisme, ni le nihilisme.

La description de la hiérarchie que nous avons effectuée a pu en effet laisser penser que j'adoptais une position moniste, en rejetant sans même l'examiner le pluralisme (puisque j'ai parlé de la valeur suprême, au singulier) ; et que de même le nihilisme avait été rejeté, ou plutôt escamoté, sans aucune argumentation (puisque il semble que j'ai affirmé l'existence réelle de cette hiérarchie des

valeurs). En somme, mon souci de neutralité axiologique aurait volé en éclat et j'aurais privilégié sans raison une doctrine axiologique parmi d'autres : le monisme.

En fait, j'ai au contraire, proposé la formulation de la manière dont le nihilisme pourrait être fondé : le nihilisme axiologique est la doctrine axiologique correcte si toute chose, de par sa nature, viole au moins une des conditions essentielles à l'amour, c'est-à-dire si l'on ne peut avoir de rapport avec elle que sous le mode du mépris.

Le nihilisme n'est donc pas écarté au début de l'enquête axiologique. Au contraire, il nous accompagne, comme une ombre menaçante qui accompagne chacune de nos réflexions, tout au long de celle-ci. Ce n'est qu'à son terme qu'il sera fondé ou défait, vainqueur ou vaincu.

Le nihilisme (et par conséquent, le mal, qui repose ultimement sur celui-ci) peut être la solution du problème des valeurs. C'est cela qui fait que l'axiologie, au cours de son enquête, conserve toujours cette suspension angoissée de ses jugements, que j'ai décrite comme son état d'âme.

C'est là la conséquence nécessaire du fait que la méthode que doit adopter l'axiologie est essentiellement négative : elle ne procède pas en cherchant directement ce qui est aimable, mais procède par élimination, en écartant ce qui n'est pas aimable, et en réduisant petit à petit le nombre de contenus de sens à examiner, jusqu'à trouver la ou les valeurs suprêmes, s'il y en a.

Cette démarche négative semble donc ne jamais parvenir à un résultat positif ; c'est s'exposer à une enquête infinie, semble-t-il, que d'adopter une méthode négative. Pourtant, tel n'est pas le cas en axiologie, car le nombre fini des « lois » de l'amour (que signifierait un concept dont la signification serait infinie ?) permet, une fois qu'on les a saisies, si cela est possible, de mettre un terme à la série des conditions qu'un contenu de sens doit remplir pour avoir une valeur, et de ce fait rend possible la détermination positive de leur éventuelle valeur.

On le voit : je n'ai pas essayé de résoudre le problème des valeurs, mais simplement, tâche qui est plus à ma portée, d'en proposer une reformulation : « Y a-t-il quelque chose qui puisse être aimé ? » c'est-à-dire « y a-t-il un contenu de sens qui puisse être atteint par l'homme sans que celui-ci n'ait à violer une condition essentielle de l'amour ? ».

Je vous propose une nouvelle manière d'invalider une doctrine axiologique : nous ne soutiendrons plus, de manière classique, que tel homme a tort d'aimer telle chose ; nous soutiendrons contre lui qu'il n'aime pas la chose, parce qu'elle n'est pas aimable, c'est-à-dire qu'il n'y a aucun moyen de l'aimer.

Par exemple, nous ne dirons pas que l'égoцентриque a tort d'aimer son Moi et de lui accorder la plus haute valeur ; nous dirons qu'il ne l'aime pas, mais qu'il le méprise, sans s'en rendre compte ; en revanche, nous lui accorderons qu'il désire son Moi, et même qu'il n'y a rien qu'il désire plus, puisque le désir est compatible avec le mépris. »

« Enfin, je rencontre quelqu'un qui daigne me prendre au sérieux, et ne se contente pas de me conseiller d'aller me faire pendre ailleurs ! Quelqu'un qui m'écoute et ne fuit pas derrière quelque artifice rhétorique... Je m'en réjouis, ainsi que peut le montrer la grimace qui me tient lieu de sourire ; et la pâleur crépusculaire de mon visage se teint légèrement : c'est que la vie revient en moi !

Le problème des valeurs peut-il être résolu ? A dire vrai, cela m'importe moins qu'auparavant... Car au moins est-il maintenant posé de manière satisfaisante, et c'est là le principal !

Peut-être que ce qui me minait avant tout, c'était de prêcher dans le désert, même au cœur des villes où la foule se presse. En réalité, il suffit d'être écouté pour que le problème cesse de nous tenailler. Mais voilà ce qui est le plus rare, en ce bas monde : quelqu'un qui nous écoute ! »

Le Fou

« Il faut toujours que le Fou ait le dernier mot ; car nous finirons tous fous, et la vérité de l'homme, c'est le stade ultime qu'il atteint. Aussi le Fou est celui qui dit la Vérité, mais sous une autre forme que l'austère bouillie rationnelle qui vient de nous être servie.

Le problème de la valeur est un labyrinthe, où nous venons tous d'errer. Mais il y a toujours une seconde sortie, secrète, dans un labyrinthe : la mort. Une fois mort, nous ne sommes plus prisonnier, puisque nous ne sommes plus. En réalité, nous nous sommes libéré de tout adjectif qualificatif, et nous ne sommes plus même un Nom propre.

Il faut qu'un livre reste inachevé, car ainsi le Mystère apparaît en son cœur ; c'est la poésie des ruines et des fragments. Quoi de plus ennuyeux qu'une Encyclopédie, qui fait le tour du Grand Tout dans l'ordre alphabétique ?

Non, la nature de la pensée est de tendre indéfiniment, c'est une asymptote qui jamais ne viendra caresser la courbe qu'elle convoite...

Autour de moi, des cosmogonies de papier tombent en flamme... Ce sont les métaphysiques du Temps jadis, qui dessinaient de jolis cercles dans les sphères supérieures. Et n'ont pas résisté à notre époque prosaïque, que voulez-vous ?

Il faut que le Fou ait le dernier mot, et qu'un livre reste inachevé... car alors il donnera naissance, en sa béance, à d'autres jolis petits livres ! »